

N. 3

LE VERNET

BULLETIN D'INFORMATION DE L'AMICALE DES ANCIENS INTERNES POLITIQUES ET RESISTANTS DU CAMP DU VERNET D'ARIEGE

2, rue du 14 Juillet, 09100 PAMIEERS (France) Tél. : 2.75



Photo DAUJAN. La stèle d'origine du cimetière du Camp en Avril 1971.
Avec sa pierre grise, ses lettres perdues et branlantes, elle avait une
grandeur sentimentale et historique que nous ne reverrons jamais plus.

N. 3
Archives Amicales

AMICALE DES ANCIENS INTERNES POLITIQUES-RESISTANTS
DU CAMP DU VERNET D'ARIEGE (FRANCE)

2, rue du 14 Juillet - 09100 PAMIER	Déclarée à la Préfecture de l'ARIEGE Parution au J. O. du 1.12.1971
COMPTE POSTAL : C. C. P. N° 2 344. 62 - TOULOUSE A. A. I. Camp du Vernet 6, rue de Loumet 09330 MONT GAILHARD (France)	COMPTE BANCAIRE : CREDIT LYONNAIS - Cte N° 50088 Z A. A. I. Camp du Vernet 18, rue Delcassé 09000 FOIX (France)

N° 3

1ER SEMESTRE 1974

SOMMAIRE

DIRECTION	Les remerciements de l'Amicale Page 4
RÉCITS	Sur le convoi du 27 mai 1944, M. BIELSA 6 Sur mon passage au Vernet, J. CUBELLS Les voies du Vernet, B.M.
ECRITS LIBRES	"Rester ou partir", A. IBANEZ 14 Un brin d'histoire drôle, VARI La Onzième croisade, F. NITTI
LITTÉRATURE	Nous savons pourquoi, R. LEONHARD 19 Les Hommes du Vernet, B. FREI Un message de Jean CASSOU
DIVERS	Courrier reçu 33 Forclusion Nouveaux adhérents et 2 ^e liste de soutien

Les articles signés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Nous demandons aux adhérents à notre Amicale de retrouver nos camarades isolés et de les mettre en relation avec un membre du Comité. Ils sont nombreux ceux qui ignorent sa constitution.

REDACTION et ADMINISTRATION :	6, rue de Loumet, 09330 MONTGAILHARD
LE GERANT DE LA PUBLICATION :	Millan BIELSA
DEPOT LEGAL :	06 - 74

=====

Imprimé par le Centre Départemental de Documentation Pédagogique
de FOIX
pour le compte de l'Amicale des Anciens Internés du camp du VERNET (Ariège)

Notre historien Cl. DELPLA nous a donné les noms du précédent Comité Directeur des Anciens Internés du Camp du Vernet (1947) :

PRESIDENT

Jean de PABLO

VICE-PRESIDENTS

Fausto NITTI

Philippe HECHT

Adelmo PEDRINI

Joseph AYMERICH

José CUBELLS

SECRETAIRE

Joseph TURON

MEMBRES

Henri MAURI

Antoine LOPEZ

Antoine IBANEZ

José SERRANO ALARCON

Vincent MUZAS

COMMENTAIRE DE LA REDACTION - Ph. HECHT est un inconnu pour nous. Nous n'avons pu obtenir de renseignements sur lui ; les amis allemands et le président J. de PABLO en particulier pourront peut-être nous les fournir. Il venait du Camp de Septfonds ; est arrivé au Vernet en même temps que S. FURLAN.

A. PEDRINI, journaliste italien, rentré chez lui.

J. AYMERICH et V. MUZAS sont rentrés en Espagne et y vivent.

A. IBANEZ a été retrouvé à 66 - Thuir. Membre de l'Amicale en Novembre 73.

J. TURON, A. LOPEZ et SERRANO A. ont quitté la région. Adresse inconnue.

DE PABLO, J. CUBELLS et H. MAURI font toujours partie du Comité.

* . *

LE RASSEMBLEMENT EST AJOURNE

*

Nous en parlions depuis quelques mois : Avoir le grand plaisir de nous retrouver tous ensemble un beau dimanche de juin sur les lieux d'amitié et de haine, d'espérance et de méfiance, de satisfactions et de peines, de sang-froid et de révolte, de fierté et de honte ; de fouler avec respect tous ensemble la terre de l'ex-Camp du Vernet et de son cimetière, de sceller la rencontre avec un repas fraternel.

Ce ne sera pas pour juin. Bien des camarades de l'étranger ne sont pas prêts et ne peuvent venir ; il en est de même pour bon nombre de ceux de France (Beaucoup s'étaient déjà déplacés pour assister à l'Assemblée Générale) ; en plus, certaines autorités et personnalités départemen-

tales ne sont pas libres pendant ce mois, lendemain d'élection présidentielle.

A notre grand regret, ce ne sera pour juin : Mais il aura lieu, soyez-en sûrs. De toutes façons, nous sommes à la disposition des camarades qui viendront pour revoir ces lieux, le comité se fera un devoir et un plaisir de les accueillir.

Dans sa réunion du 13 avril 1974, le comité a retenu une date qui va être étudiée au courant du mois de mai.

- 1) DIRECTION - Nous redonnons la composition du Comité issu de l'Assemblée Générale du 1er novembre 1973 et de la réunion du 24 novembre 1973 :

PRESIDENTS D'HONNEUR

Jean de PABLO, Langhansstrasse 24, 112 BERLIN (R.D.A.)

Fausto NITTI, via degli Scipioni, 271, ROMA (ITALIE)

Franz DAHLEM, Pfeifstrasse 14, 111 BERLIN (R.D.A.)

PRESIDENT

Vincent TONELLI, 28, rue des Capucines - 31500 TOULOUSE

VICE-PRESIDENT

Tomas GUERRERO, 32290 AIGNAN

SECRETAIRE

Louis MENENDEZ, 2, rue du 14-Juillet, 09100 PAMIER

SECRETAIRE-ADJOINT

Juan ROVIRA, rue des Nauzes, 09700 SAVERDUN

TRESORIER

Millan BIELSA, 6, rue de Loumet, MONTGAILHARD - 09000 FOIX

TRESORIER-ADJOINT

José CUBELLS, 24, Rue Corps-Franc-Pommiès, 09100 PAMIER

MEMBRES

Antonio CANO, 5, cité Surcouf, 31500 TOULOUSE

Antonio CHACON, 17, rue Louis Portet, 09100 PAMIER

Henri MARSA, route de Laborie, 09120 VARILHES

Enrique MAURI, route de Belpech, 09270 MAZERES

CONSEILLER HISTORIQUE

Claude DELPLA, 8 avenue de l'Europe, 09000 FOIX

---.---

2) SECRETARIAT - Il sera délivré deux cartes d'affiliation :

- Membre bienfaiteur cotisation annuelle facultative.
- Membre actif cotisation annuelle : 20,00 F.

Les règlements à envoyer de préférence directement au domicile du trésorier plutôt qu'au siège et secrétaire de l'Amicale, peuvent s'effectuer (et nous vous prions de bien noter les nouveaux comptes bancaire et postal de l'Amicale).

- Au CREDIT LYONNAIS, Cte n° 50088 Z, AAI Camp du Vernet
rue Delcassé - 09000 FOIX
- Au C.C.P. 2 344 62 S - TOULOUSE, AAI Camp du Vernet
6, rue de Loumet, 09330 MONTGAILHARD
- Par mandat-poste, établi au nom de l'Amicale et à l'adresse du trésorier ;
- En espèces, à nos représentants ;
- Pour l'étranger, consultez votre banque ou votre bureau de poste.

Ces cotisations sont renouvelables à la date anniversaire d'inscription ou dès le début de l'année, à la convenance de l'adhérent. Pour ceux qui en ont la possibilité, vous pouvez ajouter à la cotisation un don personnel.

Il nous reste quelques exemplaires du bulletin n° 1 : Les demandes peuvent être satisfaites. Par contre, le n° 2 est complètement épuisé et, à notre grand regret, nous ne pouvons pas contenter nos nouveaux adhérents. Nous lançons un nouvel appel de collaboration aux résidents à l'étranger, à nos camarades allemands, autrichiens, mexicains, etc. :

ECRIVEZ - NOUS

Nos camarades ont dû apprécier la qualité de l'impression n° 2, comme ils apprécieront celle du n° 3. Mais les deux impressions annuelles (c'est un minimum) épuisent nos très faibles recettes, lesquelles proviennent exclusivement de nos adhérents et de nos sympathisants. Soyez assurés que, pour correspondre à votre geste, nous faisons tout pour vous être utiles et agréables.

LES REMERCIEMENTS DE L'AMICALE

A l'occasion de nos réunions annuelles, nous avons déjà informé les adhérents des multiples démarches faites par les membres du comité pour donner au cimetière du Camp un aspect digne de ses morts. Une activité dont nous pouvons être fiers à la simple constatation du résultat obtenu. Mais en dépit de notre bonne volonté et de notre foi, il faut reconnaître que ce résultat n'aurait pas été si remarquable sans l'aide efficace des personnalités et associations que nous allons citer ci-dessous.

En premier lieu, l'article de J. BENOIT "Les Oubliés de la Toussaint" ("Le Monde" du 1.2/11/1970), à l'origine duquel se trouve notre camarade F. FOTI qui avait écrit au directeur de ce journal le priant d'accorder quelques lignes à la douloureuse affaire de ce lieu de repos. (Nous avons publié cet article dans notre bulletin n° 2).

Le 20 mai 1970, la F.N.D.I.R.P. de l'Ariège, en présence de J. ROGER, du C.N., et de M. G. FAURE, député du département, avait émis un vœu adressé à M. GORSSE, préfet de l'Ariège, et à M. SAINT-PAUL, président du conseil général et député. La réponse favorable au vœu nous a prouvé par la suite que ces deux personnalités, très touchées par la situation de ce lieu, allaient permettre la remise en état des cent cinquante sept tombes abandonnées depuis vingt-cinq ans. M. GORSSE s'engageait à le faire, en plus de son côté sentimental, pour que les visiteurs, tant Français qu'étrangers, n'aient plus d'observations à formuler. L'Amicale constate que les trois derniers préfets de l'Ariège -MM. GORSSE, BELLION et GOBIN- ont tenu leurs engagements malgré les difficultés administratives et autres trop longues à énumérer.

Le voyage que fit en Ariège Franz DAHLEM a fait progresser la solution du problème.

Il y a eu des précurseurs intervenant sans grand résultat malheureusement. Citons parmi eux MM. AMIEL, maire de Saverdun, E. GOUAZE des C.V.R. et de l'U.N.A.D.I.F., J. DELRIEU, maire du Vernet, le Colonel DELPY, la Fédération Espagnole des D. et I.P. etc.

Signalons aussi l'intervention à l'Assemblée nationale de M. FAURE demandant au ministre des A.C.V.G. :

1) S'il a lu dans le journal "Le Monde" l'article intitulé "Les Oubliés de la Toussaint", relatif à la situation scandaleuse dans laquelle se trouve le cimetière du Camp du Vernet d'Ariège ;

2) Quelles mesures il compte prendre pour mettre fin aux errements signalés.

Nous citons en plus aujourd'hui d'autres personnes et organisations ayant eu pendant ces dernières années l'amabilité de nous recevoir et de répondre à notre appel :

M. Marcel PAUL, ex-ministre, président-fondateur de la F.N.D.I.R.P.

MM. CHAUMEIL, liquidateur des F.T.P.F. et leur chef C. TILLON, ancien ministre ;

G. LAMOTHE, secrétaire de l'A.R.A.C. et G. FOIX, comité de liaison ;

J. NAYROU, sénateur de l'Ariège et G. TAUNAY, ex-sous-préfet de Pamiers ;

C. DELPLA, historien du Camp et J. PROUCHET, directeur du C.D.D.P. de Foix ;

Mme AUBRY, secrétaire de l'Amicale internationale de Neuengamme ;

Les Garibaldiens de Toulouse et toutes les associations d'A.C. de l'Ariège, unanimement solidaires avec nous, en la personne de leurs présidents et membres, prisonniers de guerre, médaillés militaires, grands invalides de guerre, blessés du poumon, A.R.A.C., A.A.A.C., Rhin-et-Danube, Corps-Franc Pommiès, anciens de l'A.-du-N., C.V.R., A.N.A.C.R., U.N.A.D.I.F., F.N.D.I.R.P. ; et nos délégués à l'étranger F. DAHLEM (R.D.A.), A. KAHN (R.F.A.), B. FREI (Autriche), S. FURLAN "Pavlov" (Yougoslavie), J. TAMARGO (Le Mexique).

Ceci n'est qu'un aperçu du volumineux dossier concernant l'achat du terrain, la remise en état des sépultures et la construction de la route d'accès.

Nous nous excusons d'avance de quelque oubli.

LE COMITE.

* * *
*

SUR LE CONVOI DU 27 MAI

La matinée de ce jour, il y eut un grand branle-bas au Camp du Vernet. Le quartier B, le nôtre, était le plus touché par ces préparatifs de départ parce qu'il concernait presque la moitié de ses occupants. Nous en avons reçu la notification verbale par les gardiens et l'instruction de suivre les consignes qui nous seraient données par haut-parleur.

Nos valises furent bouclées en peu de temps parce que nos biens matériels étaient réduits au minimum. Le plus important c'était l'au-revoir entre restants et partants, les recommandations, conseils, commissions entre les internés amis et pour les parents, dans l'ignorance de notre destination et de notre destin.

Pas de peur, aucune panique. Tout au plus, un peu fatalistes tant que nous ne pouvions échapper aux griffes de nos ennemis et nous déterminer librement nous-mêmes. Nous savions que nous étions à la merci de la frayeur, de la fureur, voire du plaisir sadique de tuer d'un quelconque individu armé et irresponsable (comme c'est arrivé ainsi) ou victimes d'une de ces tueries collectives menées avec industrie et méthode par des cerveaux intelligents et conscients de leur but. Notre départ du Vernet était simplement le départ d'une nouvelle étape de notre vie aliénée par la lutte antifasciste. Avec tant d'autres, nous avons traversé neuf ans de guerre comme acteurs et témoins, et quoique nous ayons vu de très près la mort, nous avons toujours eu le pressentiment que nous en sortirions vivants. Oh ! nous savons que c'était une croyance irraisonnée et naïve, au rebours de ce que nous connaissions. Mais c'est ainsi. Nous n'avons pas non plus été des "héros", de ces hommes marquant par leur personnalité un lieu ou une date : nous n'en avons d'ailleurs aucun besoin. Il fallait, au contraire, être souple, discipliné, accommodant et simple ; et surtout très attentif à ce qui se passe alentour, juger exactement les choses, être maître de soi et agir en conséquence. Nous avions une patience illimitée et attendions la fin du cauchemar avec confiance et pondération. Notre "héroïsme" était moral et résidait dans l'amitié et la force du groupe auquel nous appartenions, dans l'apport valable et continu pour la santé de ce groupe, donc pour une modeste mais réelle contribution à la victoire. Les déportés ont vu que les faibles d'esprit et de corps, que les égoïstes et les solitaires, les inadaptés à la vie collective, circonstancielle et concentrationnaire, tous ceux qui ne savaient pas, qui ne comprenaient pas ont été les premiers à tomber à terre.

Notre expédition prit forme quelques jours auparavant. Nous passâmes, un par un, devant une commission franco-allemande, une espèce de tribunal qui jugeait, selon des renseignements écrits et des conciliabules, s'il fallait nous mettre dans la catégorie A ou B. Nous ignorions la différence entre les deux et les critères d'après lesquels elle s'opérait. La plupart des amis de notre cercle faisaient partie de la B, et cette chance nous satisfait : à une heure si lourde de conséquences, personne n'aurait voulu être séparé de ses meilleurs camarades ; en mai 1944, la victoire des Alliés ne faisait plus de doute depuis longtemps (ce qui explique les revirements et les changements de veste de la fin du conflit) ; il s'agissait pour nous d'y contribuer tout en limitant au maximum les dégâts que ne manqueraient encore de causer les soubresauts du fascisme moribond : il fallait s'en méfier.

Notre premier contact avec un cerbère allemand de cette commission fut assez brutal : nous reçûmes des coups de crosse de son fusil, peut être parce que nous n'allions pas trop vite à son gré. Notre regard et les centaines de regards de ce jour-là ne furent pas amènes.

Nous étions donc prêts ce 27 mai 1944. L'appel se fit au début de l'après-midi par le haut-parleur. Nous étions réunis autour du poteau qui le portait, les affaires à nos pieds ; les gardes mobiles, mousqueton aux mains, en double cordon le long du chemin contigu au quartier B et, partout, des policiers, en civil très actifs. Par ordre alphabétique, les noms prononcés avec clarté et lenteur tombent sur nous, résonnent dans l'air et le font vibrer : ce son métallique, qui fuit et revient au gré du vent, devient à la longue angoissant. L'appelé prend son paquet, marche entre le double cordon et s'arrête à côté ou derrière le dernier nommé. Le camarade B... attend son nom, mais son cœur bondit lorsqu'il entend Francisco Camarasa (son frère de guerre, né au même village aragonnais, ensemble depuis août 1936 et dont nous parlerons une autre fois). La lettre C ! Son désappointement est total, il a envie de crier l'oubli, l'erreur et devient très agité parce qu'il appréhende de se trouver dans un autre cercle moins connu. Mais l'appel

continue froid et régulier jusqu'à Z. Enfin, B... entend son nom : l'oublié est le dernier, le dernier aussi de la longue colonne en rang de cinq, immobile, remplissant le chemin et entourée de toutes parts.

De longues minutes encore pour nous compter et recompter pendant que le service d'ordre se met en place pour le départ. Cinq ou six gardes, l'arme à la main, s'installent derrière B... pour fermer le cortège. Nous avons remarqué que beaucoup d'internés levaient et secouaient le poing à l'adresse des camarades restants, tous silencieux, tous debout, tous hors des baraques et correspondant à ce salut par un autre poing aussi haut qu'amical. Si l'un de nous avait eu l'idée d'entonner "l'Internationale", elle aurait été reprise en chœur par les centaines de persécutés et un seul cri se serait ajouté à la grandeur de cet après-midi. Mais l'épais silence de cette masse prenant congé une dernière fois avec le poing dressé n'était pas moins grandiose. Ceux qui, déportés ou internés en Allemagne ou dans les pays occupés, ont connu une telle interpénétration humaine savent de quoi nous parlons.

B... leva donc lui-aussi le poing sans faire attention qu'il y avait sur son dos une demi-douzaine de canons ; mais il n'y eut aucune répression, même verbale, de quoi que ce soit.

Finalement, le long serpent se mit en marche à pas lents et solennels et, avec nous, les gardes mobiles qui l'encadraient d'une manière assez serrée, tandis que d'autres, espacés régulièrement aux bords du chemin, restaient sur place. Avant de prendre le chemin central du Camp, B... voit Van Dyck, médecin tchèque, dont il aimerait tant savoir ce qu'il est devenu : son dernier salut est pour lui.

Nous débouchons sur la route, sur la N 20, Paris-Bourg Madame-Espagne voie impériale, large, droite, goudronnée, nue, aérée. Le temps est couvert, mais il fait bon. Pour une autre destination, avec la fin de la guerre et la liberté de franchir la porte du camp et le quitter à jamais aurait été une immense joie personnelle et collective, mais ce n'était encore que le commencement d'une nouvelle aventure, aux mains des Nazis cette fois-ci. Adieu ! baraques et barbelés du Vemet, où nous avons laissé un lambeau d'une, deux, trois ou quatre années de notre vie, non des moindres par leur intensité, camp devenu par nous et pour nous à notre image et ressemblance, tant il est vrai que la morale et l'action du groupe finissent par s'imposer. Adieu ! mais à contrecœur...

Un dernier regard au quartier des surveillants, entre la route et la voie ferrée en remblai, où B... a été tant de fois avec un balai. Un kilomètre environ nous sépare de la petite gare du Vemet (il n'y figure pas l'article 1e), semblable à tant de petites gares de France, un bâtiment carré à étage, avec son horloge à deux cadrans, avec sa cloche et la chaîne, le hangar à marchandises, le W.C. dames et le W.C. messieurs, le puits et les leviers de manoeuvre avec contrepoids, le tout assez délabré - l'injure de cinq ans de guerre - petite gare par sa dimension, mais grande par sa mission : ici s'arrêtent les trains omnibus de la ligne secondaire et internationale Toulouse-La Tour de Carol-Barcelone avec leur cargaison d'internés qui arrivent ou repartent sans cesse depuis 1939 ; de parents rendant visite à ces étrangers "suspects et dangereux" pour le pays meurtri et humilié, mais auquel nous tenons tout de même parce que terre d'exil et d'accueil pour les uns, d'attaches familiales ou sentimentales pour les autres. La France d'aujourd'hui, celle des hommes et des livres, de la liberté et des droits, sait que nous n'étions ni ne sommes suspects et dangereux, mais il a fallu des événements amers pour l'apprendre ; la France sait en son for intérieur que la présence des étrangers sur son sol a été son espoir et sa chance pendant les deux conflagrations mondiales, comme ils le sont actuellement au travail : sans eux, elle n'aurait été ce qu'elle a été et ne sera ce qu'elle veut être.

La portion de route entre le Camp et la gare était bien gardée cet après-midi du 27 mai 1944. La circulation y était interdite par deux barrages de gendarmerie, l'un au nord de l'entrée du Camp, l'autre au sud de la station, à l'embranchement de la route de Mazères. Le large ruban gris était strictement réservé à notre colonne et à sa surveillance, composée, comme à l'intérieur du Camp, d'une suite de gardes mobiles armés formant la haie sur les deux accotements, tels des platanes, et de ceux qui nous entouraient serrés, marchant au même pas que nous, au total plusieurs centaines de mousquetons aux mains ; plus les nombreux policiers en civil, libres de se mouvoir et qui dirigeaient réellement l'expédition.

Nous marchons sur la route lentement, dignement, silencieusement, chacun à ses pensées et cherchant des réponses aux questions qui se posent naturellement : où allons-nous ? Que nous veut-on encore ? est-ce la fin ? Nous pressentions le débarquement tout proche, ce second front si souhaité pour la grande bataille de la libération de la France ; nous voyions déjà Hitler se débattre et ruer dans l'état allié. Ce n'était pas le temps des imprudences ni de lui fournir de la main d'oeuvre (ni chère ni bon marché) ou de la chair à canon ; ce n'était pas non plus le temps de laisser le Vernet, où nous jouissions malgré tout d'une relative sécurité et dont nous connaissions les limites. Puisque l'internement nous obligeait à un rôle passif dans le gigantesque combat armé, eh bien ! nous aurions préféré jouer jusqu'au bout ce rôle passif. Si ces hommes allant vers la gare sans abattement ni euphorie avaient eu par la grâce d'une fée trois cents fusils, ils auraient irrésistiblement changé ce rôle et leur destin.

Mme J. Guardia avait 20 ans et une grossesse avancée ce samedi 27/05/44 ; comme toutes les semaines, elle allait voir son mari, interné depuis trois mois. Avec une dizaine d'autres parents, elle descendit du train d'Ax vers les 13 heures et fut surprise de trouver sur le quai un grand nombre de gardes mobiles et de civils. Ceux-ci rassemblèrent les voyageurs et leur intimèrent l'ordre de quitter la gare, de se réunir après le barrage de la bifurcation de la route, de se tenir tranquilles, de ne pas crier et surtout de ne pas appeler les leurs pour leur éviter l'impulsion de courir pour les embrasser : on parla d'un grand malheur si ceci arrivait. Ils obéirent. Ces parents attendirent deux heures avant de voir sortir au loin la tête de la colonne et son approche, insensible au début, plus réelle après, vers la station et vers eux. Arrivée à la hauteur de l'entrée de la cour, elle tourna à gauche et se plaça directement sur le quai. Mme Guardia remarqua que notre colonne n'était pas d'un seul bloc, mais fractionnée en cinq ou six parties séparées chacune par une escouade de gardes.

Nous étions donc sur le quai de la gare du Vernet. Le train nous y attendait : ce n'était pas un "40 hommes-8 chevaux" mais un train de voitures à voyageurs, tout en bois et vieilles, avec une portière à chaque compartiment, déjà toutes ouvertes. Plusieurs longues heures s'écoulèrent encore avant de monter enfin sur les voitures et de pouvoir nous asseoir sur les banquettes. Six heures de formation debout ! Un garde mobile, toujours l'arme prête, s'installa à chaque portière, ce qui devait donner un nombre impressionnant !

A partir d'ici, c'est mon carnet de route qui parle. Départ définitif du convoi à 18 h avec un grand bruit de chaînes et force à-coups. Direction Toulouse.

Ah ! ce soir-là, nous n'avons pas mangé - le lendemain non plus : on a dû penser en haut lieu que qui dort dîne. Et que nous étions assez gras.

(à suivre)

M. BIELSA.

SUR MON PASSAGE AU CAMP DU VERNET

Les peines de prison avaient été lourdes : elles allaient de douze mois à cinq ans de prison.

La Section spéciale de la Cour d'appel de Toulouse avait voulu faire un exemple des quarante détenus qu'elle venait de juger à huis clos. Elle les accusait de menées antinationales, d'activité subversive, terroriste, anarchiste et communiste, entre autres. Vous pouvez voir que les chefs d'accusation ne manquaient pas. Mais le seul, le vrai, dont on pouvait nous inculper était celui de résistance armée à Vichy et aux forces d'occupation. Or, celui-ci ne figurait pas sur l'acte d'accusation de la Section spéciale.

En effet, le jour de mon arrestation à Eyrein, le 16/9/42, j'étais affecté au service de recrutement, des renseignements et du transport d'armes et explosifs du P. C. de la 2e compagnie de l'organisation F. N. F. T. P. F. de la région Brive-Eyrein-Neuvic d'Ussel, comme peut le confirmer le capitaine Logothétis (alias Alexis, Niki, Agnès), ex-commandant de la 3e et 5e R. M. F. F. I-F. T. P. F., état-major de Limoges...

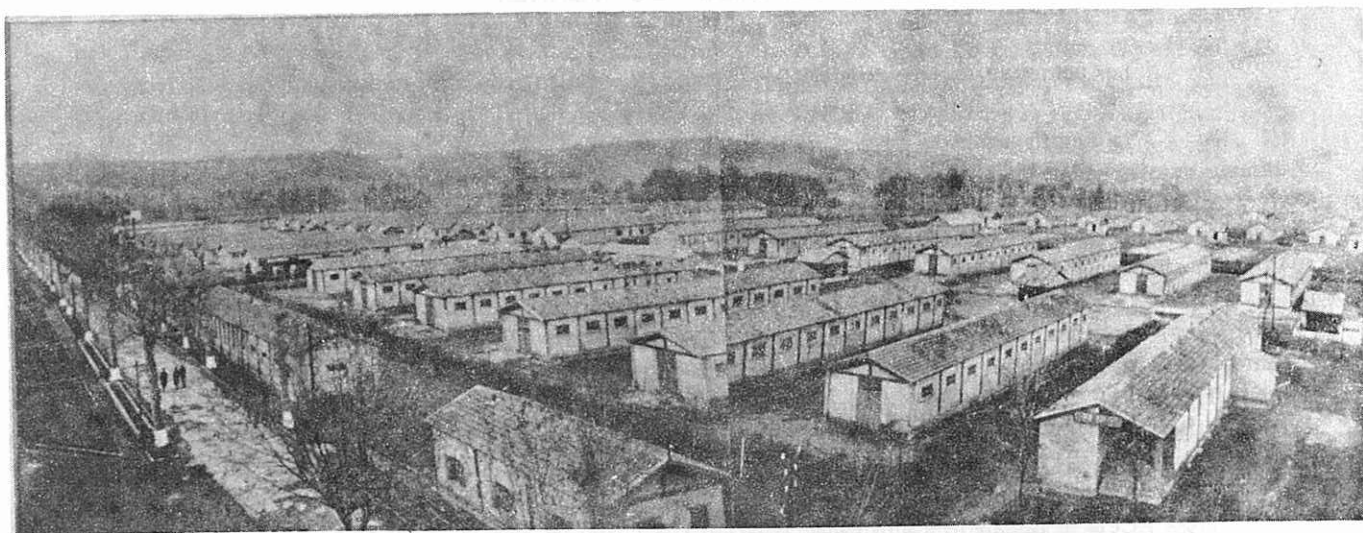
Cela se passait le 2 juin 1944. Il faisait très chaud ce jour-là. Nous ne nous en plaignions pas, mais ce n'était pas le cas de plusieurs centaines de policiers, G. M. R., miliciens, plus les inspecteurs en civil, pour le côté français (le tout supervisé par une Gestapo qui suivait de très près notre procès), surveillant le Palais de Justice aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, parce qu'une foule assez dense essayait de s'en approcher. Toutes ces forces dites de l'ordre suffoquaient non pas seulement à cause de la chaleur, mais surtout parce qu'elles craignaient une attaque des forces de la Résistance venues de l'extérieur, attaque dont le bruit s'était répandu dans tout Toulouse. Bien entendu, elle ne se produisit pas vu le déploiement des innombrables forces de police.

Le procès se termina à une heure avancée de la journée. Rentrés à St Michel, nous fûmes divisés en deux groupes : d'un côté, ceux dont la détention préventive couvrait la peine encourue ; de l'autre, tous ceux qui avaient pris deux ans et plus. Ce fut un moment très émouvant pour nous tous parce que nous chantâmes la Marseillaise et l'Himno de Riego de la République espagnole, devant les gardiens qui ne comprenaient pas trop ce qui arrivait. (Moment aussi émouvant que le jour où nous vîmes arriver à la prison militaire de Toulouse le général de Lattre de Tassigny avec d'autres officiers, juste après l'occupation de la zone dite libre par les Allemands en novembre 1942, avec lequel nous partageâmes sinon la cellule, du moins la petite cour de la prison, et à qui nous offrîmes une autre fameuse "Marseillaise" pendant que le général, ses officiers et les gardiens se mettaient au garde-à-vous). Quelques jours après, les uns étaient dirigés sur le Vernet, les autres vers la Centrale d'Eysse, mais finalement les uns et les autres devions nous retrouver à Dachau, un des sommets de la barbarie et de la cruauté nazies : plus de la moitié ne devait jamais en revenir.

Je faisais partie du groupe du Vernet, car mes vingt et un mois de prison préventive couvraient mes dix-huit mois de condamnation.

Notre arrivée au Camp de Vernet coïncidait, à un jour près, avec le débarquement des troupes alliées en Normandie, ce qui devait renforcer notre moral, déjà bon. Le camp nous changea un peu des barreaux et des cellules sales et tristes de St Michel, où nous étions quatre ou cinq fois plus nombreux que les places réglementaires. Il en était de même à Furgole, la prison militaire. Les barreaux, donc, furent remplacés par les barbelés, barbelés tachés par le sang de nombreux camarades qui y laissèrent leur vie. Les tristes et sales cellules firent place à des baraquements non moins sales, mais tout de même moins tristes grâce à l'effort d'imagination des camarades internés depuis des mois, voire des années.

Je ne devais rester au Camp qu'une quinzaine de jours, puisque le 20 juin je faisais partie d'un convoi (l'avant-dernier, si mes souvenirs sont exacts) à destination de Dachau. Ces quinze jours passés au Camp m'avaient permis quand même de connaître de nombreux camarades et leurs conditions de vie. Notre accueil y fut des plus chaleureux et, malgré l'heure avancée (il était 14 h), ces camarades trouvèrent le moyen de nous préparer un repas : une succulente polenta. C'était la première fois de ma vie que j'en mangeais et elle fut très appréciée par les affamés que nous étions. Il faut préciser que je pesais 48 kilogrammes à mon arrivée au Camp, alors que mon poids normal était de 72 : les vingt et un mois de prison



Vue générale du Camp.

Photo offerte gracieusement par M. DASPET, "La Dépêche",
FOIX.

Au centre de la photo, les deux rangées de six baraques du
quartier B (entre les rangées, les quatre W.C. et les trois lavabos).

A gauche, le quartier A et au fond, à droite, le quartier C.

Chaque quartier avait sa ceinture de barbelés, visibles ici.
Au premier plan, la baraque des bureaux.

avaient fait leur oeuvre.

Le lendemain de notre arrivée, je prenais contact avec l'organisation de la Résistance du Camp. Vers le 15 juin, il m'était proposé de faire partie d'un petit groupe qui devait tenter une évasion avec l'aide de l'extérieur : nous pressentions, en effet, qu'il se préparait un nouveau convoi pour les camps d'extermination nazis.

Il se fit le 20 Juin au petit matin. Branle-bas de combat dans le baraquement ; les Allemands criaient comme des fous des ordres que nous ne comprenions pas, mais nous devinâmes facilement de quoi il s'agissait. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, quatre-vingt-douze camarades furent réveillés, amenés et embarqués dans des camions, sans presque avoir eu le temps de s'habiller et surtout sans avoir pu dire un dernier adieu à leurs camarades restants, qui eux aussi prenaient, quelques jours plus tard, la même direction qu'eux par des chemins différents.

De ce fait, la tentative d'évasion n'y eut pas lieu. Toutefois, pour parer au pire, l'organisation du Camp avait donné des instructions à suivre en cas de déportation. Elles consistaient en ceci :

- 1 - garder toujours le moral et avoir confiance dans la victoire des alliés ;
- 2 - essayer par tous les moyens de s'évader du convoi ;
- 3 - en cas d'évasion et de réussite, rejoindre les forces armées de la Résistance.

Cette évasion fut tentée et réussie par quatre camarades à Lyon, quand ils nous dirigeaient en camion sur le fort de Montluc : à savoir, Carrère P., cheminot à Carcassonne ; Campos M., employé de banque à Madrid ; Puig S., instituteur à Barcelone et moi-même, forgeron à Flix (Espagne).

Le lendemain de notre évasion, le 21 Juin après mille péripéties, nous étions pris en charge par l'A. S. (armée secrète) de Morestel (Isère) et conduits au groupe du capitaine Peysson, dans le maquis d'Ambérieu (Ain), où nous devons combattre jusqu'à la libération de la France. Ceci fera peut-être l'objet d'un autre article dans un prochain bulletin).

Nul doute que le Camp du Vemet a joué son rôle dans la Résistance et que les camarades qui y ont séjourné et combattu méritent le titre de Résistants.

José CUBELLS, 09100 Pamiers.

LES VOIES DU VERNET

L'express filait dans la nuit noire vers le sud de la France. Le bruit des roues contre les joints des rails était comme le boubb-doubb de nos coeurs, une succession de sons rythmés et diatoniques.

C'était le 24 septembre 1942, donc en pleine guerre. Notre Wagon était archicomble : des gens partout, dans les compartiments, sur le long couloir, sur la petite plateforme de chaque extrémité et siège des portières et des toilettes. Entassement aggravé par les valises, paquets et ballots de toutes sortes ; par l'odeur repoussante de l'air, l'air de la promiscuité et du tabac ; par la pénombre des lieux, où tout n'était que brouillard et demi-jour, et due, comme les témoins de ces années là doivent se le rappeler, au camouflage des lampes électriques par une couche de peinture bleue foncée.

Malgré l'heure tardive, l'inconfort de la position, la difficulté de circuler, la fatigue du voyage, l'engourdissement des membres et la somnolence générale bercée par le beau et vivant (oh, oui !) bruit propre du train, ces hommes et ces femmes se déplaçaient à l'intérieur du wagon, et ce mouvement molestait les autres, assis ou debout, obligés de se serrer, de laisser le passage, de faire une place pour les intrus et cela, au dépens de leur espace et de leur corps.

Mon camarade et moi nous nous tenions droits entre la plateforme et le commencement du couloir, le plus mauvais endroit de la voiture et tous ceux qui allaient aux W.C. et en revenaient, qui montaient ou descendaient du train marchaient littéralement sur nos pieds, aplatissaient notre ventre, serraient nos épaules. Comme des marionnettes, nous étions secoués sans arrêt. Notre lassitude était extrême, aucune position n'était confortable, nous ne sentions plus nos jambes, la lourdeur du corps croissait vers le bas et nos têtes reposaient l'une contre l'autre, assoupis et presque inconscients.

Les menottes nous unissaient par un poignet. Elles étaient souples et nous ne les sentions que lorsque l'un des deux tirait trop de son côté. Les deux bras attachés pendaient le long de nos corps et se suivaient partout, pour calmer une démangeaison, caresser un orteil meurtri, pour uriner. Deux vigiles en uniforme, gendarmes ou gardes mobiles de forte carrure, se tenaient près de nous et nous escortaient de Limoges à Toulouse. Nous ne nous parlions pas, mais nous étions corrects, eux comme gardiens, nous comme gardés.

D'après le temps écoulé depuis notre départ de la gare des Bénédictins, nous avions dû largement dépasser Uzerche, cette singulière ville où deux nuits auparavant je prenais un autre train, vers Limoges celui-là, aussi bondé et brumeux, mais les menottes pour moi seul et gardé par des policiers en civil, de la Brigade limousine. Ils étaient venus me cueillir le 22 septembre à Barsanges en fin d'après-midi après le travail dans une tourbière, au moment de la distribution de la soupe et devant tous mes compagnons. Un chef de la compagnie de travailleurs étrangers à laquelle j'appartenais les accompagnait et me disait : "Pendant que le plus jeune des policiers se précipitait sur ma valise et s'en emparait croyant y trouver le Pérou - que quelqu'un me voulait du mal, ce qui était un non-sens au milieu d'une guerre où les dénonciations et les vengeances étaient monnaie courante. Le voyage jusqu'à la gare d'Uzerche se fit par route, par Bugeat et Treignac, dans une camionnette bâchée, pressée de ne pas manquer le train : jamais de ma vie je n'ai été aussi cahoté que sur ces tortueux chemins.

Deux jours à la Sûreté Nationale de Limoges dans un troisième ou quatrième étage d'une rue tranquille : je revois encore la plaque à côté de la porte, lettres dorées sur fond noir. J'y trouve beaucoup de camarades espagnols, raflés dans tous les départements du centre. En dehors de quelques menaces, cris, poussées, et un peu de lampe électrique sans grand dommage ; je ne fus pas l'objet de sévices violents (mais toi, Puig ? ...) peut être parce que le même jeune policier prit la plupart de mes déclarations, m'avoua n'avoir rien trouvé dans la valise (ça, je le savais avant lui) et se montrait plutôt "touché" (sic) par les lettres de Dédée, lesquelles s'y trouvaient bien. Nous fûmes tous dirigés sur Toulouse. Il me reste encore de cette maison le souvenir du manque de nourriture et de repos, faim et sommeil qui se firent sentir bien plus les jours suivants.

Mais revenons à notre express filant vers le Sud dans la nuit noire. Comme nous n'avions aucune notion du temps passé et de la distance parcourue, je ne peux dire ni l'heure ni le lieu de l'événement, car il y a eu un fait qui peut sembler banal aujourd'hui, mais qui ne l'était pas dans notre situation de cette nuit là. Il tint d'ailleurs à peu de chose pour qu'il ne se produise pas, à mon regard peut-être, ni brillant, ni coléreux sûrement, le regard des personnes amoindries physiquement, au bord de l'évanouissement et à la conscience obnubilée. Un homme grand et bien habillé, venant de la voiture suivante, ouvrit la porte du soufflet et entra tant bien que mal sur la plateforme. C'est à ce moment précis que je lève la tête, le vois et le regarde dans les yeux, et ses yeux sont sur les miens pendant deux ou trois secondes. Je les baisse de nouveau, mais tout de suite je vois ce monsieur face aux deux gendarmes, immobile et leur parlant d'une voix douce et résolue.

- Est-ce que vous permettez que je leur donne une cigarette ?

Au vue de leur geste d'assentiment, il se retourne vers nous, sort le paquet d'une poche, deux cigarettes du paquet qu'il met lui-même entre nos lèvres. Il prend son briquet et nous présente la flamme. Lorsqu'il l'éteint et avant qu'il ne disparaisse dans le couloir, c'est notre pâle mais profond

- Merci beaucoup, Monsieur.

La scène dura à peine une quinzaine de secondes, mais son impact dure toujours. Des centaines de gens, surtout dans la gare et les rues de Toulouse, nous ont vu menottés le matin du 25 septembre ; aucun, en dehors d'un coup d'oeil furtif, n'a esquissé le moindre geste de sympathie. Je ne le leur reproche pas, mais je tiens à louer le courage et l'humanité de cet homme aussi inconnu que les autres.

La cigarette nous fit du bien, d'autant plus que nous ne fumions pas depuis deux jours. Le plaisir aigu de cette cigarette n'a pas effacé l'arrestation, les deux jours passés à la Sûreté de Limoges ni les trois jours - combien pires ceux-ci ! - au siège et aux mains de la 7ème brigade toulousaine, ni l'incarcération à Furjole d'abord, à St Michel ensuite, toutes les étapes précédant le Vemet. Mais elles confirment mon refus de généraliser qui a été et est toujours un des principes de ma pensée et de mes actes. Au plus noir de l'occupation, lorsque les chances de survie étaient faibles et que nous apprenions petit à petit le massacre de l'Europe, j'ai toujours refusé d'approuver le sentiment courant qu'il fallait détruire l'Allemagne pour l'empêcher de revivre et de recommencer. Notre haine pour le nazisme ne pouvait être une haine pour l'Allemand, pour son pays, sa langue, sa culture, sa technique. Aucun génocide n'a jamais été complet. Nous l'aurions considéré comme une trahison envers nous-même, fidèles à nos idées et à nos amis, à commencer par ce couple d'allemands invités à passer la nuit de Noël 1937 dans un village de l'Aragon espagnol en guerre, soirée charmée par les lieder de la femme. Pour les mêmes raisons nous avons toujours refusé de traiter tous les français comme responsables de la conduite inconséquente du gouvernement en 1939-40 et de la collaboration entre 1940 et 1944.

Cette cigarette du pré-Vemet m'a donc réconcilié avec beaucoup de personnes et de choses. Une toute petite cause a produit un grand effet. C'est pour cela que nous répétons notre profond

- Merci beaucoup, Monsieur.

M. B.

" RESTER OU PARTIR "

Voilà une question qui va contribuer au rétablissement de la vérité sur un point important de l'histoire du Vernet. Le camarade TICORY a ouvert un dialogue auquel il faut prendre part, bien que cette question ait déjà été jugée par la suite des événements.

Ayant vécu au sein des organisations de l'intérieur du Camp, je dois dire que les positions adoptées par toutes, et de toutes les nationalités, ont été très claires et ne se prêtaient à aucune équivoque. La décision s'appliquait à tous les internés sans exception : "Pas un homme pour la Todt !" C'est net. Mais il y a eu, par contre, d'autres consignes pour certains groupes précis, comme, par exemple, le rapatriement pour les camarades tchèques, et autres.

Les Espagnols se sont trouvés devant ce dilemme avant et après les déportations de Djelfa. Nous estimions alors que pour nos compatriotes pouvant échapper aux exécutions sommaires des franchistes, il valait mieux un camp de concentration en Espagne qu'à l'étranger. Ici, il se posait pour nous le problème de la survie devant l'impossibilité de pouvoir émigrer dans un pays plus accueillant. Au vu de la détérioration de la politique française de l'époque et de l'inexistence de cette solution, nous avons commencé à organiser la solidarité entre nous-mêmes et créé le Collectif : Mon premier souvenir en est d'avoir touché deux timbres-poste. Cette nouvelle forme de lutte a, à la longue, porté ses fruits, puisque trente ans après je retrouve dans la liste publiée au bulletin n° 2 les noms des camarades dont les pays furent la proie du fascisme et qui, de combattants, sont devenus, après la fin de la guerre, des hommes d'Etat ou de responsabilité.

En revenant à cette question, je me fais aussi un devoir de dénoncer certains personnages (je pourrais citer des noms), ceux-ci très conscients de leur qualité de dirigeants politiques ou syndicaux, parce que non seulement ils ont conseillé et collaboré mais qu'ils ont aussi contribué à la levée par la Todt d'une partie de leurs propres militants : Nous avons donc à l'intérieur du Camp des ennemis connus et inconnus, et très dangereux. (Passon sur Degrelle, baraque 17, quartier B, indésirable parmi nous).

Il demeure en nous, à ceux qui sont restés "volontairement" au Camp, l'honneur de n'avoir succombé ni à la propagande de Goebbels ni à la démoralisation de vivre dans de si affreuses conditions matérielles : Les travailleurs du monde entier ne pourront pas nous le reprocher. En cela, nous sommes restés fidèles à notre lutte, pour et avec le peuple français d'une part et, de l'autre, pour et avec les Alliés, bien que leurs conceptions de la société fussent, et le sont toujours, très différentes.

Camarade TICORY, à l'heure où réapparaît le fascisme, nous ne pouvons interpréter l'Histoire à travers celle d'un individu, fût-elle comme la tienne, très honorable : D'autres, une fois libres, n'ont su, pu ou voulu en faire autant que toi. L'Histoire s'écrit avec le sang des hom-

mes, des groupes, des peuples...

A mesure que la France était en mouvement pour sa libération, nous avons amélioré et agrandi le Collectif qui a joué un si grand rôle en sauvant moralement et physiquement beaucoup de camarades du Vernet et de l'extérieur, raflés ou incarcérés, et qui arrivaient squelettiques, affamés mais fermes dans leurs convictions ; réalisé des évasions et des passages directs au maquis (comme celle, entre autres, du général Luis lors d'une séance de cinéma avec des moyens qui n'intéressent plus personne). Ainsi nous étions suffisamment forts pour arriver à la nuit de Noël 1943, jour fixé pour libérer le Camp par une opération combinée avec l'extérieur. Et si cette opération n'aboutit pas c'est bien parce que la Milice et la Gestapo avaient déclenché cette même nuit une véritable chasse à l'homme dans l'Ariège et jusqu'aux confins de l'Andorre. Cela confirme que nous étions des résistants et que contrairement à la thèse que "La Résistance viendra nous libérer", nous comptions surtout sur nous-mêmes. A la base de notre force était l'Organisation, secrète, omniprésente, informée et informatrice ; et toutes les actions dans les situations graves doivent émaner d'elle si l'on ne veut pas sa perte : Les isolés, les "apolitiques", les droits-communs ne pouvaient survivre à notre terrible monde parce qu'ils ne le comprenaient pas, alors que les hommes conscients de leur état et de leur classe savaient se défendre contre lui. Au Vernet, comme dans les bagnes hitlériens.

De la première journée de lutte effective au Camp -la grève de quelques internés du 1er mai 1940- à la manifestation de masse du 1er mai 1944, où nous n'étions déjà plus seuls pour extérioriser notre confiance en la victoire et pour désavouer les déportations d'israélites, le cheminement fut long pour la reprise en main de notre destin. L'histoire du Vernet est une leçon : ses pages sont à la fois des pages de lutte et des pages d'espérance. Nous pouvons en oublier les noms, les détails, les dates, mais non les images et les personnages qui la composent. Ah ! ce Camp du Vernet, de si triste mémoire, mais plein d'ardeur et de foi ! Plein d'une élite de combattants de la Liberté n'ayant pas marchandé ses sacrifices pour elle, si chèrement payés, en Espagne de 1936 à 1939, en France de 1939 à 1945 !

Camarade TIQORY, je peux paraître agressif envers des attitudes prises pendant l'internement, mais il me semble que la nôtre était la plus juste. Réfléchis-y, tu y verras mieux.

Avec mes salutations amicales et antifascistes.

A. IBANEZ

XXXXXX

UN BRIN D'HISTOIRE DROLE

On l'appelait "une drôle de guerre". Un dictionnaire la définit ainsi : "au cours de la 2ème Guerre mondiale, période du 3 septembre 1939 à Mai 1940, caractérisée par l'absence d'opérations militaires sur le front franco-allemand".

Ce fait n'est pas le seul. Il y en a eu d'autres commis par les autorités de l'époque. Dignes du plus grotesque spectacle guignolesque. Le comique se confondait avec le drame que certaines catégories de personnes eurent à subir, les mesures de sécurité, par exemple - déployées pour chasser l'ennemi de l'intérieur, l'espion légendaire de toute guerre - provoquèrent pas mal d'injustices.

Lorsque une nation est en guerre, l'espionnage gagne l'esprit des gens d'une façon incroyable ; l'ennemi est partout : malheur à celui qui ne saura pas s'exprimer correctement dans leur langue, malheur à l'étranger résident, au natif dont le nom a une "drôle" de consonance, au réfugié politique surtout qui a fui son pays pour avoir fait du "pétard" !

C'est ainsi que le Camp de concentration du Vernet d'Ariège va ouvrir ses portes pour accueillir tous les indésirables, tous les terroristes, tous les espions, bref, toute la racaille étrangère vivant sous le doux ciel de France.

Le Camp du Vernet va illustrer remarquablement une page de la "drôle de guerre". Pour les bons patriotes, le seul fait d'être étranger est déjà considéré comme faisant partie de l'ennemi, l'étranger ne mérite pas confiance. D'ailleurs, pourquoi est-il chez nous ? Personne ne l'a appelé ; s'il a quitté son pays c'est pour quelque chose, donc méfiance... et mesures de sécurité.

Ces "raisonnements" simplistes sont propres aux gens qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Mais où la "chose" devient alarmante c'est lorsque l'appareil répressif du maintien de l'ordre se fait l'écho de tels propos et met la machine en marche.

La machine crée le Vernet, et au Vernet vont défiler les personnages les plus hétérogènes de l'univers : le fasciste, le nazi, le républicain espagnol, le curé italien, le juif-allemand, polonais, l'apatride, l'exilé italien, l'exilé allemand, l'exilé russe, l'anglais, l'américain du nord ou du sud, le portugais auquel on a supprimé, sans aucune explication sa carte de séjour ; le relégable interné au Vernet dans l'attente de son transfert au bagne et... le natif de descendance étrangère qui se voit déchu de sa nationalité pour avoir cru un jour à la liberté d'expression et d'association.

- Mais, direz-vous, pourquoi le camp du Vernet connut-il une si vaste représentation internationale, où la plupart des internés étaient des vieux ennemis d'Hitler, de Mussolini et de Franco, donc des anti-fascistes ?

- Eh bien, vous répondra quelqu'un, parce que tous ceux qui combattirent le fascisme en Espagne furent des communistes à la solde de Moscou. Et Moscou a signé un pacte de non-agression avec Hitler (aussi simple que ça).

- Et alors, qu'est ce que viennent faire au Vernet les Russes blancs, mortels ennemis des soviétiques ?

- Ah ça ! ... peut-être les Russes blancs internés étaient-ils d'anciens délinquants de droit commun et ils sont capables de "tout", de devenir même soviétique (plus simple encore que la réponse précédente).

- Mais les apatrides, les apolitiques, les portugais qui travaillaient dans des fermes éloignées de tout contact "dangereux" ?

- Mon pauvre gars, si ces types là étaient internés au Vernet c'était pour quelque chose et notre sécurité en dépendait (de plus en plus simple).

- Oui, d'accord, mais est-il vrai que tous ces internés étaient mélangés et qu'il n'existait aucune sélectivité ? ...

- Bah ! il ne faut pas tenir compte de ce que peuvent raconter certains anciens du camp ; d'ailleurs, l'écrivain Koestler, interné lui aussi, a dit dans une interview à l'Express qu'il y avait une véritable sélectivité : les politiques, les suspects et les droits communs, chacun dans son quartier. Cela n'est pas simple, c'était plutôt infamant.

La triste réalité seuls la connaissent ceux qui pâtirent d'un internement où tout respect de la personne fut aboli.

Voyez les internés faisant la queue pour "toucher" leur maigre ration de soupe infecte, avec leur boîte à conserve en guise de gamelle ou d'assiette. Regardez les hommes, il y a dans la queue, du communiste, du fasciste, du sans parti, du bandit et du pauvre type. Le "cuistot", celui qui distribue la soupe est un bandit, un relégable qui porte tatoué sur le front les mots "PAS D'ESPOIR". Il est italien et vient de purger 10 ans de prison pour assassinat, paraît-il.

PAS D'ESPOIR !... C'est cela que les autorités du camp attendent des internés en les mélangeant tous ensemble.

Souffrez ! Payez, "mes amis", vos idées, votre comportement. Vous êtes tous les mêmes mais vous n'êtes pas nos amis, nous ne vous voulons pas !

C'est ainsi que les Léon Degrelle, nazi ; les Luigi Longo, communiste et tous les autres coexistèrent ensemble jusqu'à l'arrivée des hitlériens à Paris. La "drôle de guerre" est terminée, les amis d'Hitler sont libérés ...

Les autres ? Ah ! Les autres vont connaître une nouvelle "drôle" situation, l'occupant et le servile vichyssois sont déjà sur place. La suite tout le monde la connaît.

Ce fut cela le camp du Vernet : une "drôle" de création par des drôles de types qui n'avaient rien d'autre dans le ventre qu'une forte dose de xénophobie morbide.

VARI (ancien du quartier A)

LA ONZIEME CROISADE

L'A. N. C. I. S. (Association Nationale des Combattants Italiens en Espagne) a son aumônier : c'est Don Luigi Severini, prêtre et ex-légionnaire fasciste en Espagne. Ce digne ecclésiastique a célébré à Rome, le 10/04/73, une solennelle messe à la mémoire des Italiens tombés de 1936 à 1939 à la guerre d'Espagne. Il s'agit des Italiens envoyés par Mussolini pour aider Franco et ses traîtres généraux à combattre la République et son gouvernement démocratique et constitutionnel.

Après une diversion historico-religieuse sur la 10e Croisade combattante de la chrétienté pour sauver les lieux saints de la domination musulmane, le digne prêtre commenta la guerre civile espagnole en la définissant non comme une guerre d'invasion et de conquête, mais comme une authentique croisade -la onzième-, véritable guerre sainte contre le matérialisme athée marxiste, ennemi déclaré de la patrie, de la famille et de toutes les religions, avec le conséquent massacre des ministres du culte.

"La 11e Croisade, dit-il, s'est terminée avec la victoire des forces nationales et de ses légionnaires sur la horde rouge défaite et en fuite, avec la victoire de l'esprit sur la matière". Et il finit en disant "que les noms des quatre mille Italiens morts en généreux holocaustes et ayant contribué à la libération d'une importante partie de l'Europe de la faux du communisme, captivité, soutenu et alimenté par le féroce ours asiatique, prêt à la conquête de la Méditerranée et de l'Europe, soient imprimés en lettres d'or, pour la gloire et l'éternité, sur le livre de la Vie".

Nous avons voulu rapporter textuellement la triste chanson de ce "serf de Dieu", même après six mois, parce que le même vocabulaire, les mêmes phrases, les mêmes paroles sont employés de nos jours par les parjures militaires du Chili, auteurs du "coup" contre le gouvernement démocratique et constitutionnel de Salvador Allende, assassiné à son poste de président par les "croisés" de septembre 1973, ceux de la "onzième".

Nous allons faire deux observations : la première est que le fascisme est toujours vivant et qu'il pousse dans tous les coins du monde où n'ont pas été remises les causes vraies et profondes, anciennes et récentes qui ont favorisé les comparses de ce phénomène d'intolérance, de violence et d'oppression. En Espagne en 1936, au Chili en 1973, la soif sanguinaire des fascistes est la même.

Battu dans la seconde guerre mondiale, le "vibron" fasciste n'a pas pour autant été exterminé ; il continue d'allumer et entretenir des foyers de guerre, les "coups" et les assassins des peuples. Comme pendant la guerre d'Espagne, de 1936 à 1939, comme dans le Sud-Est asiatique, comme dans l'Amérique latine, comme en Grèce et au Chili de Pinochet et Cie, c'est toujours la même main, toujours la même mentalité, toujours les mêmes sales intérêts qui arment les mains des criminels.

La seconde observation, nous la réservons à cet écrit que nous avons extrait intégralement du journal "Il nastro azzuro" (n° 4, avril 1973, page 3), dans la rubrique "Vita Sociale" (sic). Tous les Italiens savent que l'Istituto Nazionale del Nastro Azzuro est officiellement reconnu par l'Etat italien qui, pour que son journal puisse subsister, lui a toujours fourni des fonds provenant des contribuables. Pourquoi ledit journal accueille la bestiale exaltation de l'anti-histoire de l'Italie avec un esprit si arriéré et basement réactionnaire et la haine de la démocratie ? Non, ce n'est pas la démocratie, la République née de la lutte antifasciste et de la Résistance qui doivent être ainsi bafouées !

Nous sommes obligés de nous demander comment, en Italie, un parlement national librement élu, comment les partis démocratiques se réclamant tous de la lutte de la Libération, comment le gouvernement de ce pays pensent assurer la défense des institutions républicaines.

Tout d'abord, il faut appliquer la loi et empêcher l'organisation et les manifestations du fascisme ; ensuite, empêcher que les associations et les "instituts" créés pour l'union de tous les Italiens qui ont pendant la guerre mérité une récompense pour leur valeur et leur sacrifice deviennent des lieux de rencontre d'individus et de groupes au service d'une partie politique minoritaire et subversive de notre pays, étrangère à l'esprit de la Constitution et sordide adversaire des idéaux patriotiques, civiques et humains pour lesquels sont tombés des centaines de milliers de fils de l'Italie.

UN HOMME DU VERNET

Rudolf LEONHARD est né le 27 octobre 1889 à LESZNO (Pologne). Apatride, de nationalité allemande, écrivain, il fut conduit au Camp du Vernet en qualité de Juif et transféré le 18 décembre 1941 à la prison de Castres.

R. LEONHARD arriva pour la première fois au Camp le 12 octobre 1939 venant de Rolland Garros. Le 28 novembre 1940, il fut transféré au camp des Milles pour préparer son émigration. Le 22 mai 1941, il fut ramené au Camp du Vernet.

Comme c'était trop fréquemment le cas, il n'y eut à l'occasion de son internement aucune donnée le concernant. Seule indication : "Activité politique".

En 1937, il se rendit en Espagne où la guerre civile était en cours pour se mettre en relation avec les troupes du Gouvernement (républicain).

LEONHARD est écrivain. Il a publié environ une trentaine de livres et a travaillé pour le Théâtre et la Radio. Depuis 1933, il s'est consacré à peu près exclusivement à la propagande antihitlérienne, aussi bien en qualité de président de l'Union des Ecrivains (dissoute lors de la mobilisation) qu'au poste de radiodiffusion "Liberté" dont il fut l'initiateur. Très connu dans les milieux de l'Emigration allemande, il entretient aussi des relations amicales avec des écrivains et politiciens français.

La Police Nationale du Vernet refusa sa mise en liberté et prit une position de réserve pour son émigration à l'étranger.

Rudolf LEONHARD est mort en 1953.

(Renseignements extraits d'un rapport au chef du Camp publié dans "Die Männer von Vernet", ainsi que l'original en allemand de la poésie écrite au Vernet en 1939).

Wir frieren und verdrecken im dürren Stroh,
das hat uns nicht an. Wir bleiben froh.
Wir wissen, warum.

Am Stacheldraht blitzen die Bajonette,
unsere Augen glitzern damit um die Wette.
Wir wissen, warum.

Wir können nur dreissig Schritte machen,
das hindert uns nicht, aus der Kehle zu
lachen :
Wir wissen, warum.

Einer denkt an die Mutter, einer denkt an
den Sohn,
und alle, alle kennen den Lohn.
Wir wissen, warum.

Wir heben die Stirn in den nassen Wind,
Wir wissen, warum wir gefangen sind.
Wir wissen, warum.

Uns schiert nicht Verleumdung, uns trifft
nicht Hohn,
wir werden nicht krumm, uns macht man
nicht stumm.
Wir wissen, warum.

Ist der Tag auch lang, und die Nacht ist
bitter ;
wenn die Posten dann abziehen und aufgehen
die Gitter -
Wir wissen, warum !

Dann geht's auf die Strasse, wir haben die
Schuh.
Und du bist ich, und ich bin du -
Wir wissen, warum
Wir wissen, wozu !

Rudolf LEONHARD

RUDOLF LEONHARD

(1889 - 1953)

✱

Nous gelons et embouons sur la paille dure,
Cela ne nous fait rien. Nous restons joyeux,
Nous savons pourquoi.

Les baïonnettes brillent près des barbelés
Nos yeux étincellent en même temps comme pour un pari.
Nous savons pourquoi.

Nous ne pouvons faire que trente pas,
Cela ne nous empêche pas de rire à gorge déployée :
Nous savons pourquoi.

Un pense à sa mère, un pense à son fils,
Et tous, tous connaissent le salaire :
Nous savons pourquoi.

Nous levons le front dans le vent mouillé.
Nous savons pourquoi nous sommes prisonniers,
Nous savons pourquoi.

La calomnie nous est égale, la honte ne nous touche pas,
Nous ne courberons pas l'échine, on ne nous rendra pas idiots
Nous savons pourquoi.

Si le jour est long et la nuit pénible,
Quand alors les postes de garde se retireront et que les bar-
rières s'ouvriront,
Nous savons pourquoi.

Alors nous irons sur la route et nous avancerons fièrement
Et tu es moi et moi je suis toi -

Nous savons pourquoi
Et nous savons dans quel but.

Le Vernet, 1939.

Si nous avons publié la traduction ci-dessus, émanant de la police du Camp et retrouvée dans les archives par notre historien C. DELPLA, c'est uniquement à titre purement documentaire. En voici par ailleurs la traduction de notre ami Georges DIMON.

Nous gelons et croupissons dans la paille rude,
Cela n'a aucune prise sur nous. Nous restons sereins.
Nous savons pourquoi.

Les baïonnettes brillent près des barbelés,
Nos yeux n'en étincellent pas moins à qui mieux mieux.
Nous savons pourquoi.

Nous ne pouvons faire que trente pas,
Cela ne nous empêche pas de rire à gorge déployée.
Nous savons pourquoi.

L'un pense à sa mère, l'autre à son fils,
Et tous, tous en connaissent le prix.
Nous savons pourquoi.

Nous dressons le front dans le vent mouillé.
Nous savons pourquoi nous sommes prisonniers.
Nous savons pourquoi.

Peu nous chaut la calomnie,
Les sarcasmes ne nous atteignent pas,
Nous ne courbons pas l'échine, on ne nous musellera pas.
Nous savons pourquoi.

Pour tant que le jour soit long,
Pour tant que la nuit soit aigre ;
Quand les gardes se retireront et que les grilles s'ouvriront -
Nous savons pourquoi.

Nous prendrons alors la route, nous nous y sommes préparés.
Tu es moi et je suis toi -
Nous savons pourquoi,
Nous savons vers quoi !

Rudolf LEONHARD (1889-1953)

Le Vernet, 1939.

SABEMOS POR QUÉ

Nos helamos y pudrimos en la suciedad de la paja dura ;
Eso no nos sorprende. Permaneceremos serenos.
Sabemos por qué.

Las bayonetas brillan cerca de las alambradas,
Pero nuestros ojos no relucen menos.
Sabemos por qué.

Podemos sólo hacer treinta pasos,
Ello no nos impide ~~(de)~~ reír a carcajadas.
Sabemos por qué.

El uno piensa en su madre, el otro en su hijo,
Y todos, todos conocemos su precio.
Sabemos por qué.

Levantamos la frente en el viento húmedo.
Sabemos por qué somos prisioneros.
Sabemos por qué.

Poco nos importa la calumnia.
Los sarcasmos no nos alcanzan,
No doblamos el espinazo, no nos amordazarán.
Sabemos por qué.

Por más que el día sea largo,
Por más que la noche sea agria,
Cuando los guardias se retirarán y que las rejas se abrirán,
Sabemos por qué.

Nos pondremos entonces en camino, estamos preparados a ello.
Tú eres yo y yo soy tú.
Sabemos por qué,
Sabemos para qué.

Rudolf LEONHARD, Le Vernet, 1939

(Traducción en español para nuestros amigos mejicanos).

Bruno FREI

Nous avons le plaisir de publier dans ce numéro, à l'intention de nos membres et amis, un premier extrait du livre de notre camarade Bruno FREI "Die Männer von Vemet" (Les Hommes du Vemet), édité à Berlin en 1961, livre sur la vie du Camp, en 1939, 1940 et 1941.

Nous espérons que ces quelques pages que nous intituleons "En route pour le Vemet" plairont à tous nos lecteurs, anciens intemés, dont l'histoire personnelle ressemble à celle de l'auteur.

Nous remercions vivement notre camarade B. FREI qui nous a obligeamment autorisés à traduire son livre, ainsi que notre ami Georges DIMON, professeur honoraire, titulaire de la carte de Combat-tant Volontaire, médaille de la Résistance, auteur de la traduction.

Voici rapidement esquissé le "curriculum vitae" de notre camarade :

Bruno FREI, né en 1897, devint journaliste après avoir terminé ses études de philosophie à l'Université de Vienne (Autriche). A la fin de la première guerre mondiale, il rejoint le mouvement ouvrier. Un récit documentaire sur la mutinerie des marins de Cattaro compte parmi ses premiers livres. En 1929 il fut appelé à Berlin pour diriger le quotidien "Berlin am Morgen" (Berlin le Matin).

Après l'incendie du Reichstag, contraint à l'émigration, B. FREI lutta d'une plume acerbe à Prague, Paris et Mexico contre le fascisme hitlérien. L'auteur passa vingt mois derrière les murs du cachot et les barbelés ; ce livre est un témoignage de cette époque-là. A Mexico, il faisait partie du milieu littéraire qui, avec Alexander ABUSCH, Egon Erwin RENN et Bodo UHSE se groupa autour de la revue "Freies Deutschland" (Allemagne Libre).

Revenu en Autriche, il lui fut confié la direction du journal viennois "Der Abend" (Le Soir). Aujourd'hui B. FREI est rédacteur en chef de la revue mensuelle "Tagebuch" (Journal).

LES HOMMES DU VERNET

EN ROUTE VERS LE CAMP (1)

1er septembre - 11 octobre 1939

Cellule n° 15

Le train roule dans la nuit. La lumière bleue camouflée du plafonnier répand sa lueur blafarde sur les visages fatigués des voyageurs. Etranges voyageurs en fait : il ne leur est pas permis de quitter le wagon. Des gendarmes en uniforme noir, casque d'acier, baïonnette au canon sont debout dans le couloir central, fatigués eux aussi. Les compartiments sont bondés d'hommes, huit longs wagons de rapide, les uns derrière les autres, six cent quarante prisonniers qui filent à une allure assourdissante de Paris vers le Midi. Pour quelle destination ? Pourquoi ? Dans quel but ?

C'était le 12 octobre 1939, et dans le pays c'était la guerre. Depuis la nuit où ils m'avaient sorti du lit, je n'étais plus "branché" sur le temps. J'étais habitué à suivre les événements, chronomètre en main, du journal du matin jusqu'à celui de midi, de l'édition de 5 heures jusqu'à celle de 8 heures. Et à présent s'ouvrait un trou béant de plusieurs semaines. Mais à l'intérieur de cet espace de temps passait la ligne de démarcation entre paix et guerre.

(1) Sous-titre de la Rédaction.

Cette nuit là avait encore été une nuit de paix. Le vendredi 31 Août, la mobilisation générale avait été proclamée en France. Les agents de police de la ville de Paris avaient en bandoulière des sacoches gris verdâtre qui renfermaient leur masque à gaz. D'importants attroupements se formaient au coin des rues devant les affiches imprimées en noir. A minuit, la mobilisation générale devait entrer en vigueur. Les douze coups venaient juste de sonner et j'avais arrêté la radio pour m'endormir lorsqu'on sonna violemment. Trois hommes se tenaient dans l'encadrement de la porte. "Police. Habillez-vous venez avec nous".

Tandis que je m'habillais, le chef, un gars au nez camus, détaillait du regard les rayons supérieurs des étagères à livres de mon bureau de travail. "Tiens, tiens, vous avez là des journaux allemands et même reliés..."

Je ne comprenais pas bien. "Naturellement, allemands; quels autres, sinon ?"

"C'est un point que nous verrons plus tard. Très intéressant. "

"Si c'est intéressant, jetez y un coup d'oeil". Dans mon irritation, je cassai mes lacets et fus obligé de farfouiller dans le tiroir pour en trouver de neufs. Sur les étagères supérieures du rayonnage à livres, il y avait, recouvertes de poussière des années entières de journaux anti-fascistes d'avant et d'après la prise de pouvoir par Hitler, fruit d'innombrables journées et nuits de travail. 22 années de labeur, tu as fait tout ce que tu pouvais, et maintenant ils te prennent pour un nazi ! L'homme au nez camus grimaça ironiquement, prit un livre sur un rayon et demanda avec le ton d'un acteur de 3ème ordre qui joue au juge d'instruction : "Tiens, et qu'est-ce que cela ?"

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire "Ça, c'est une mauvaise biographie de Staline".

Le pauvre avait vu le nom qui s'étalait en grosses lettres sur le dos et s'était précipité dessus, affamé. "Le nid communiste déniché", dit-il en s'adressant à ses compagnons.

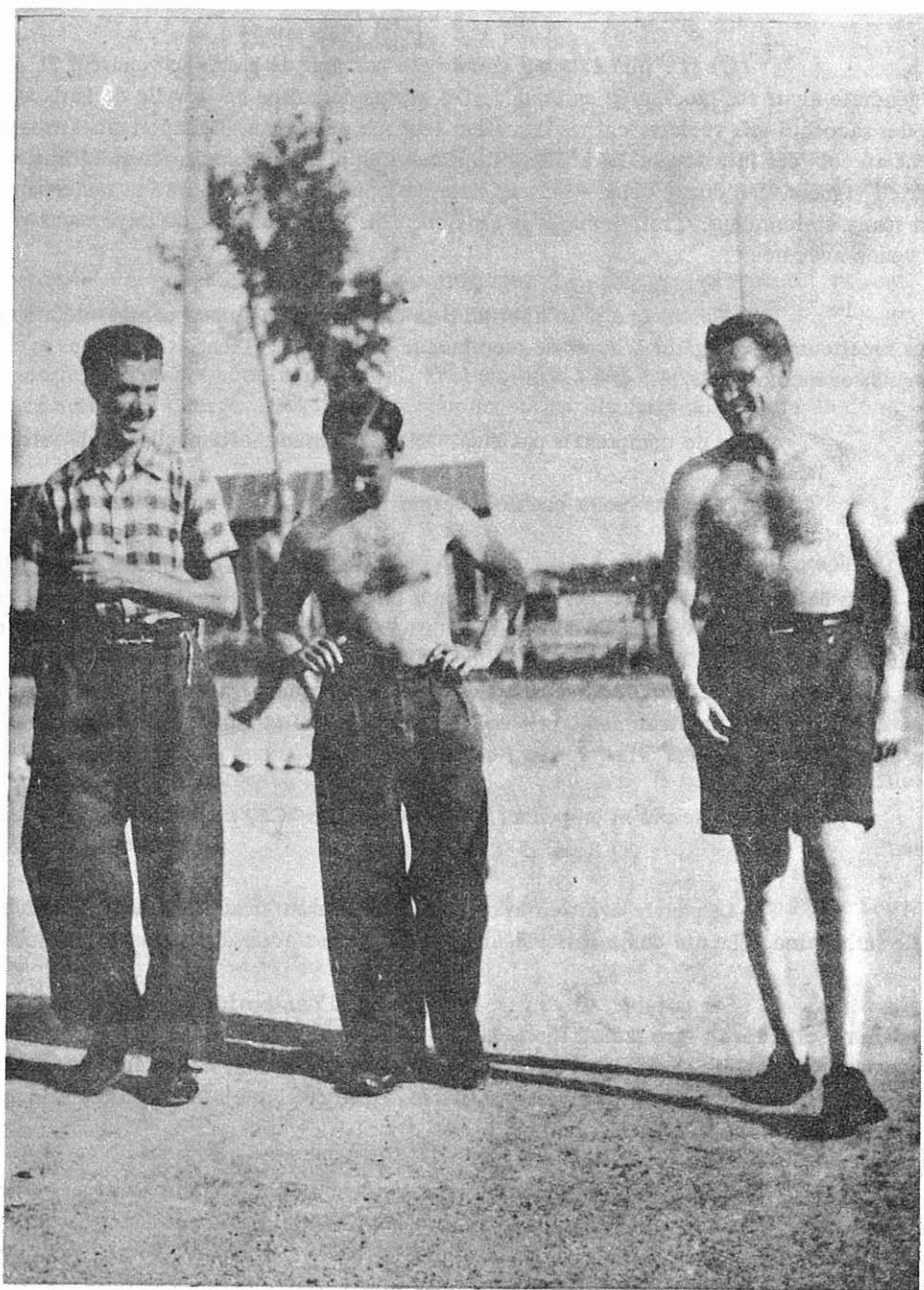
Sur la table, il y avait le manuscrit d'une conférence que je venais d'achever ; le lendemain elle devait être radiodiffusée à destination de l'Autriche. Ils la prirent. Ces messieurs commentent bizarrement leur guerre contre Hitler, pensais-je en montant dans l'auto de la police. Reverrais-je jamais ces pièces ? Ces rangées de livres familières, cette cuisine claire et propre ? Chance que Mizzi soit encore à la campagne avec les enfants !

Quand l'autobus lourd et poussif, dont j'étais l'unique passager, entra dans la cour de la Préfecture de Police, le dernier doute avait disparu. De nouveaux camions de police arrivaient sans cesse et déchargeaient leur fret humain, silhouettes fatiguées d'insomnie, hommes et femmes, butin de la chasse à courre nocturne.

On nous amena dans une salle de théâtre, dont les rangées de sièges se garnirent peu à peu ; s'il n'y avait pas eu, postés le long du mur et entre les rangées, ces policiers dans leur tenue de combat tout droit sortie de fabrique, on aurait pu croire que nous étions convoqués à quelque gala ou solennité. La représentation pouvait commencer d'un moment à l'autre. Beaucoup se connaissaient entre eux. On dénombrait ceux qui étaient là et on s'en réjouissait, on dénombrait ceux qui n'y étaient pas et on comprenait. Personne n'avait vu Willi. "C'est sûrement lui qui a adressé la liste", siffla entre ses dents le vieux D. , s'adressant à moi, ses lèvres minces entourées de mépris

"Taisez-vous... ou on vous fourre au trou", gueula un policier à côté de nous.

Maintenant j'étais tout à fait calme, comme quelqu'un qui, contraint, va dans un milieu inconnu et, à son agréable surprise, il trouve de vieux amis. J'embrassai d'un coup d'oeil les rangées de bancs : souriant silencieusement étaient assis là des hommes et des femmes qui, depuis de nombreuses années menaient le combat contre Hitler. Beaucoup d'entre eux s'étaient évadés de camps de concentration et des geôles d'Allemagne pour trouver asile en France. Pas le moindre nazi. Je pensais avec effroi qu'on aurait pu m'oublier.



TEMOIGNAGE PHOTOGRAPHIQUE D'INTERNEMENT - VERNET 1941

Deux officiers de l'Armée Républicaine espagnole : J. CARRASCO (à gauche), évadé d'un convoi allemand à BORDEAUX en Novembre 1943, résistant et guérillero.; notre délégué dans le TARN. E. COMA (à droite), déporté-résistant ; au VERNET, il fut l'Agent de liaison avec N. PEYREVIDAL (alias Paris), fusillé par la Gestapo à BORDEAUX, et M. DUPUY (alias Danton), ami de l'Amicale, membres du réseau "Combat". Il nous représente à PARIS.

Au centre, le secrétaire de l'Ambassade d'Albanie à PARIS, pays occupé par l'Italie mussolinienne en 1939.

Monsieur LOUITE, chef de la police des étrangers, passait en courant, afféré, des listes dans la main. Pas plus tard que la semaine précédente, posant sur moi des yeux ravis, il m'avait exprimé des félicitations pour la publication du matériel sur Otto ABETZ, l'émissaire d'Hitler. Maintenant, il s'efforçait de regarder dans le vide et de ne voir personne.

"Bonjour, Monsieur LOUITE", criai-je au Directeur afféré, "Vous avez imaginé là une belle comédie". Monsieur Louite avait couru plus loin sans tourner son regard. Menaçant, le policier à côté de moi brandit sa matraque de caoutchouc.

La nuit de Samedi s'était passée dans l'attente. La lumière d'un jour inconnu pénétrait de la cour dans la salle, où les ampoules électriques étaient encore allumées. Au cours de ces quelques heures, la vie avait changé. On était devenu un objet ballotté de çà, de là. Dans l'intervalle de temps de la station policière pendant lequel l'homme est éteint et transformé en dossier, où la réalité quotidienne s'évanouit et où la conscience n'a plus de prise sur les points d'appui que l'habitude lui a permis d'éprouver, alors le corps se rappelle à vous, brutalement, non touché par le changement. J'eus faim.

Monsieur Louite se mit à lire à haute voix des listes. En un assortiment incompréhensible, les détenus furent peu à peu embarqués sur les camions de police. Personne ne savait où on allait. Le confrère W. T. fut congédié avec des excuses, M. Louite lui tendit une main exagérément amicale. Cela existait donc aussi. Une mince lueur d'espoir s'imposa à mon cerveau fatigué.

Sans cesse, de nouveaux camions vides s'avançaient ; sans cesse, ils repartaient bondés. A la 4ème ou 5ème fourmée, j'en étais.

C'est en vain que j'essayais, en passant de lire à la dérobée les titres des journaux. Est-ce la paix ou la guerre ? Le camion filait trop vite. Bientôt nous fûmes arrivés : derrière nous se ferma le lourd portail de la "Santé", comme s'appelle ironiquement la prison centrale de Paris. Nous nous trouvâmes dans une cour vitrée, entourée de hauts murs. "Serrez !", hurla une voix. Les policiers avaient disparu, les gardiens de prison les avaient relayés. On ouvrit une porte, un réduit sans fenêtre s'offrit à la vue : deux mètres de long et un mètre de large. Nous nous tenions maintenant serrés l'un contre l'autre à 8, haletants. Au bout d'une heure, un Arménien à barbe blanche s'affaissa sur ses épaules et ses bras ballotaient sans vie à l'articulation de l'épaule. Faim, émotion, essoufflement - moi aussi je sentis que mes sens s'évanouissaient - alors la porte s'ouvrit et on nous conduisit à l'interrogatoire.

Attendant la procédure de prise d'empreintes digitales, je lus derrière une vitre nos mandats d'arrêt.

"Gouvernement Militaire de Paris
2° Bureau - Etat Major
ORDRE D'INCARCERATION"

L'employé qui rangeait les papiers expliquait le processus à un jeune homme qui prenait des notes. Etaient-ils nombreux ? "des milliers, Monsieur le Rédacteur. Ce travail est inhumain. Nous devons faire des heures supplémentaires. La cinquième colonne, M. le Rédacteur."

Je fus bousculé de ci, de là, ne compris pas assez vite ce qu'on voulait de moi, me laissais engueuler, placer le visage contre le mur et, finalement, une bourrade m'enfonça à travers une porte ouverte. Je me trouvais à nouveau dans une cellule spacieuse, dans laquelle, outre le châlit, gisait sur le plancher une paille. Rapidement, l'un après l'autre, trois autres entrèrent en trébuchant dans la cellule, puis la porte fut fermée de l'extérieur, chacun de nous quatre reçut une demi-miche de pain. Nous mâchions goulûment ; c'était la première bouchée depuis la veille au soir.

Ainsi s'écoulèrent le dimanche et le lundi. Que s'était-il passé "dehors" ? Nous envisagions toutes sortes de possibilités, mais personne parmi nous ne pensait à la guerre. Le dernier compte rendu que j'avais lu était une note discrètement laconique qui donnait à comprendre que la paix

européenne pouvait être sauvée, étant donné que Mussolini se tenait prêt de nouveau, comme il y avait un an, à proposer sa médiation pour le règlement de la question polonaise ; le ministre des Affaires Etrangères, Georges Bonnet, se tenait, disait-on, par l'intermédiaire de l'ambassadeur François Poncet, en relation étroite et constante avec Rome d'une part et avec Londres d'autre part. Nous ne croyions pas à la guerre, nous croyions à un nouveau Munich.

Le mardi à midi, on ouvrit enfin la porte de la cellule et on nous fit descendre à travers des escaliers et couloirs qui n'en finissaient plus. Peut-être nous libéreront-ils, et tout cela n'aura été qu'un mauvais rêve ? Mais de nouveau les clés des gardiens de prison cliquetèrent. Nous étions dans une salle d'attente. Une voix nous ordonna de nous déshabiller. Nu comme un ver, j'étais debout devant trois employés de la prison qui avaient devant eux de gros registres ouverts et s'essuyaient la sueur du col de leur uniforme. Derrière les employés, il y avait un homme en uniforme de prisonnier qui me prit mon baluchon de linge et le plaça par dessus un tas de balluchons analogues. Je chuchotai une question : "La guerre est-elle déclarée ?" Refusant de répondre, l'homme de corvée porta son index à ses lèvres, mais il hocha la tête : oui. C'était donc la guerre. Mille questions m'assaillirent en cet instant et je donnais à tort et à travers des réponses à celles qui se posaient à moi. Comment se développe le front ? De quel côté est l'Italie ? Que fait l'Union Soviétique ? Quelle est l'attitude des communistes français ? Où se bat-on ? Paris a-t-il été bombardé ce matin ? Mais l'homme de corvée portait son index à ses lèvres. Défense de dire un mot. Ça, c'est la maison du silence. On me poussa ensuite à la douche. En silence encore, on me mit dans les mains quelques effets, et cela continua, toujours sans un mot. La parade des muets nus. A chaque coin de corridor, il y avait un employé qui, de la main, indiquait la direction. J'arrivai ainsi à un large corridor dont la voûte d'entrée était surmontée de l'inscription : Division 1. Là aussi se tenait un gardien en uniforme. "Mais ils vont crever là en bas", cria-t-il à un autre. C'étaient les premiers mots que j'entendais dans cette maison ; leur résonance n'était pas trop encourageante.

La porte de la cellule portait le n° 15. La serrure grinça deux fois, puis ce fut à nouveau le silence. J'étais seul.

La première impression était plutôt comique. C'est ainsi que les décorateurs peignent "prison" dans les décors de théâtre, ne pouvais-je m'empêcher de penser. Cette lumière venant d'en haut à travers les barreaux, ces épaisses toiles d'araignées, cette couche de saleté recouvrant les murs, ce trou de cabinet rouillé, cette cruche en terre, cette épaisse couche de poussière sur la table, ces traces sanglantes de punaises, cet escabeau entravé de chaînes, ce bois de lit rabattu contre le mur -qui n'a déjà vu ça ? Dans les illustrations de romans à bon marché, dans des journaux humoristiques, dans des opéras de province. Cela existait aussi, donc, dans la réalité ? Quelque part au dehors, de la place de la Concorde, des harmonies de pierre doivent continuer de s'élancer dans l'air violet de Paris.

L'horloge du temps a-t-elle été retardée de cent ans ? Une lithographie de l'époque de Blanqui s'est-elle brusquement animée, suis-je entré dans quelque musée de cire où l'on donne le frisson aux innocents de village ?

Sans bruit, le guichet de la porte s'ouvrit sur l'homme de corvée de tout à l'heure. Clin d'oeil complice à travers l'ouverture. Avais-je des cigarettes ? J'en aurais acheté volontiers, dis-je, mais on m'a enlevé mon argent. Il me passa une cigarette par le trou : on règlera tout cela plus tard. A partir de demain, nous pourrions commander à la cantine ce que nous voudrions, à concurrence du montant qu'on avait confisqué sur nous. Il était recommandé de placer pendant la nuit la cruche sur le couvercle des cabinets pour que les rats ne sortent pas. Les cellules du rez-de-chaussée étaient déclarées depuis longtemps déjà inhabitables, mais la maison était archicomble et c'est pourquoi il fallait utiliser jusqu'au moindre trou.

Quelque temps auparavant, les rats auraient tué en cet endroit un prisonnier...

Mon vis-à-vis dans le compartiment du chemin de fer m'éclata de rire au nez.

"Vous étiez bien aussi à la division 1", dit-il, "je vous ai vu chez le coiffeur".

"C'est possible", dis-je.

"Sans indiscretion, qu'avez-vous fait contre les rats ?", dit-il.

"J'ai placé la cruche sur le couvercle des cabinets".

"Tiens, vous aussi ?", dit-il.

"Comment "aussi" ?", dis-je.

"Oui, l'homme de corvée m'a donné ce conseil", dit-il, "je lui ai glissé souvent quelques cigarettes".

"Tiens, vous aussi ?", dis-je.

"Pourquoi "aussi" ?", dit-il.

"Parce que moi aussi je l'ai fait", dis-je.

Alors nous éclatâmes tous les deux, tant cela nous semblait comique, les rats et l'homme de corvée, et le couvercle des cabinets, et le coiffeur. Le train filait à travers la nuit, qui nous paraît plus sombre que n'importe quelle nuit ordinaire. Les roues fredonnent leur berceuse aux oreilles des prisonniers qui voyagent : vers quelle destination ? Pourquoi ? Dans quel but ? Vers quelle destination ? Pourquoi ? Dans quel but ?

Bruno FREI

UN MESSAGE DE JEAN CASSOU

Mes chers amis,

Je regrette de ne pouvoir être des vôtres, mais je tiens à vous adresser un message par lequel je me rappelle à moi-même, car j'ai été moi aussi, comme vous, un prisonnier politique. J'en garde d'ailleurs trop de fierté pour risquer de jamais l'oublier. Oui, c'est un de mes orgueils que d'avoir partagé la dure et magnifique existence des Camps et des Prisons avec des Espagnols, des Italiens et des patriotes Français dont la diversité des conditions sociales, de provinces, d'origines politiques reconstituait à mes yeux la France. Et les Espagnols et les Italiens et tous les Etrangers qui se trouvaient là, c'était leur patrie qu'ils recréèrent derrière ces murailles et ces barbelés, leur patrie délivrée, leur patrie libre, leur patrie ancienne et future.

Car les murailles, les barbelés et les menottes, et les injures, et les coups ne peuvent rien contre les hommes qui se savent nés libres et qui jusqu'à la mort porteront leur liberté en eux. On ne peut rien contre la flamme. Lorsque nos juges nous condamnaient, c'était nous qui les jugions et qui les condamnions de toute la hauteur de notre mépris.

Lorsque nos garde-chiourmes, avec leurs galons d'adjudants ou de commandants et leurs faces de bouffons et de valets, nous faisaient défiler devant eux dans nos sabots dérisoires, c'était nous les maîtres, c'était nous les vainqueurs parce que nous avons avec nous l'honneur et l'espérance. Et l'honneur et l'espérance ne nous ont pas trompés et ne nous tromperont pas. Et puissions-nous connaître une fois encore la défaite et retomber dans les fers, l'honneur et l'espérance seront encore à nos côtés jusqu'à notre dernier souffle.

Mais l'heure de la liberté a sonné pour les peuples. Elle a sonné pour la France. Elle sonne à présent pour la grande Espagne et pour la grande Italie. Il faut que cette heure sublime unisse à jamais nos trois peuples. Ils ont tous trois comme la honte de l'esclavage, ils ont été tous trois prisonniers de l'Allemagne et des complices de l'Allemagne. Sous des formes diverses, mais également abjectes et qui se sont appelées Pétain, Franco, Mussolini, ils ont été asservis au même tyran. Il faut qu'ils s'unissent étroitement désormais dans la même liberté.

Ces trois peuples parlent la même langue et s'accordent à connaître le prix de la liberté, tout leur passé historique est là pour témoigner de leur amour de la liberté. Nos grandes ombres de la Révolution, de toutes nos révolutions jusqu'à la Commune, les ombres de nos martyrs de la Gestapo et de nos héros du maquis se lèvent pour l'attester ; et les ombres des Garibaldiens et de Massini, de Matteotti et de Rosselli se joignent à celles de nos morts ; aussi les ombres des combattants de Madrid et de Guadalajara, des combattants de la guerre la plus ardente qu'un peuple ait jamais soutenue pour son indépendance, et les ombres de ces hommes sublimes qui, en se mourant même, succombent aux tortures des bourreaux phalangistes. Tout ce sang répandu nous crie à nous, Français, Espagnols, Italiens, mes amis, mes camarades, qu'une même fraternité doit unir à jamais nos trois

futures démocraties.

Mes amis, mes camarades, avec vous du fond de mon coeur,
je vous crie :

VIVE LA LIBERTE !

Jean CASSOU, décembre 1944.

HOMMAGE

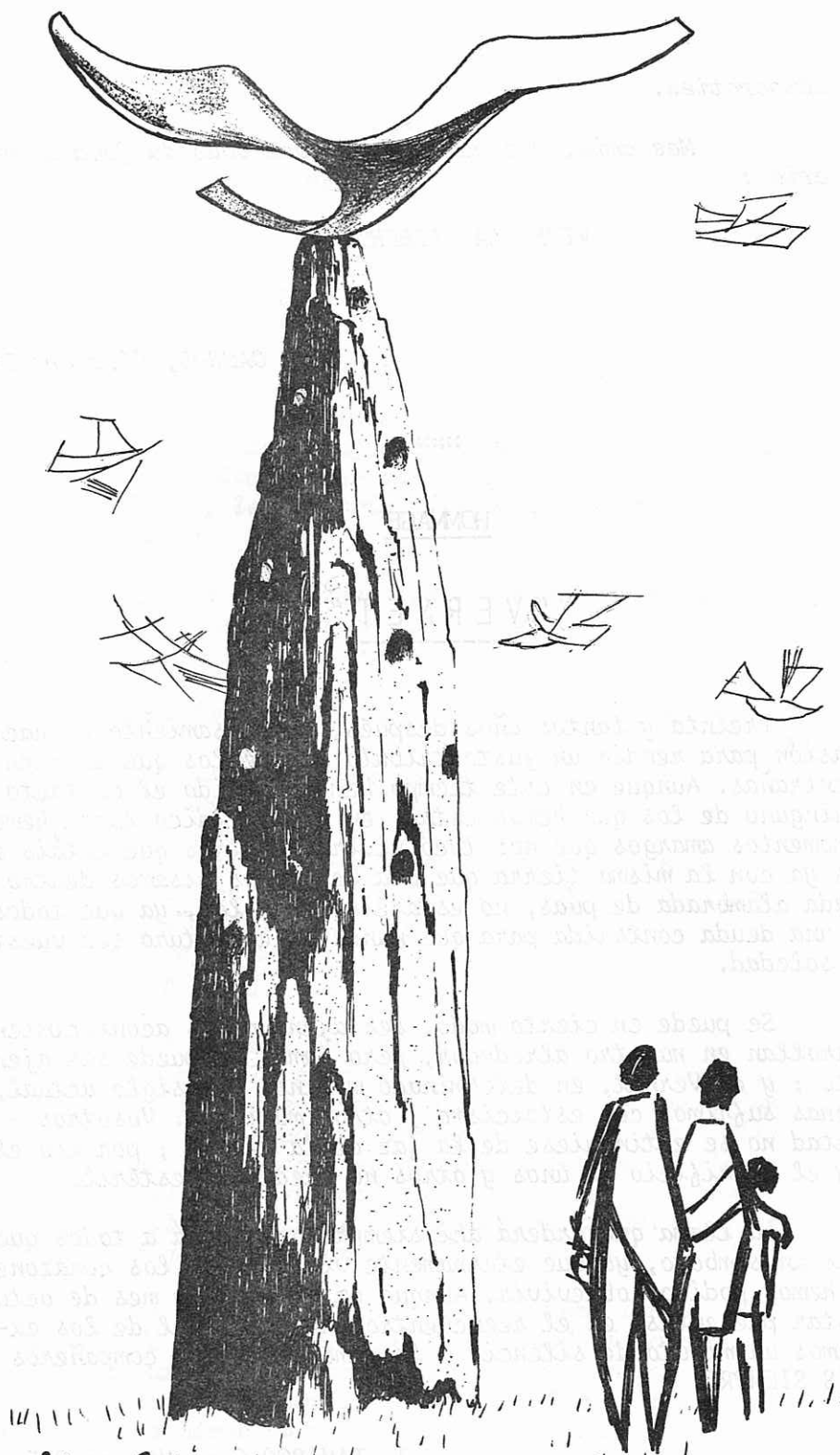
" VERNET "

Treinta y tantos años después, mi pensamiento va hacia ti, en esta ocasión para rendir un justo tributo a aquellos que duermen el sueño en tus entrañas. Aunque en este tiempo hemos perdido el contacto unos a otros, ninguno de los que hemos estado en ese fatídico lugar hemos olvidado los momentos amargos que nos tocó vivir. Vosotros que estáis ahí, confundidos ya con la misma tierra que una vez todos pisamos dentro de esa enmarañada alambrada de púas, no estaréis más solos, ya que todos nosotros tenemos una deuda contraída para que nunca en el futuro sea vuestra compañera la soledad.

Se puede en cierto modo, ser ajeno a los acontecimientos que se desarrollan en nuestro alrededor, pero jamás se puede ser ajeno al sufrimiento ; y en Vernet, en determinado momento del siglo actual, millares de personas sufrimos con estoicismo ; otros murieron. Vosotros - para que la libertad no se extinguiese de la faz de la tierra ; por eso el sufrimiento y el sacrificio de unos y otros no puede ser estéril.

La llama que arderá ahí siempre recordará a todos que vuestra muerte es un símbolo, ya que eternamente viviréis en los corazones de todos los que hemos podido sobrevivir. Aunque en el próximo mes de octubre no podamos estar presentes, en el reencuentro internacional de los ex-internados, guardaremos un minuto de silencio a la memoria de los compañeros caídos, PRESENTES SIEMPRE.

J. TAMARGO G., Mexico D.F.



Carlos López Soriano, pintor
Leonardo Niermann, pintor y escultor.

México, mayo de 1974

Au moment de mettre sous presse le bulletin, nous recevons de notre représentant au MEXIQUE, le cher camarade J. TAMARGO, ce beau projet de monument pour le cimetière du Camp du Vemet, oeuvre des artistes mexicains C. LOPEZ SORIANO, peintre, et L. NIERMANN, lui aussi peintre et sculpteur.

Qu'ils soient tous les trois remerciés et félicités pour cette preuve d'amitié envers nous et de dévouement à notre cause. Nous en reparlerons.

COURRIER RECU

De l'Ambassade de la R.P. de Pologne à Paris le 25/1/74

"Faisant suite à votre lettre, nous avons le plaisir de vous informer que nous l'avons transmise à Varsovie. Nous vous prions de bien vouloir attendre la réponse des autorités polonaises"...

De l'Ambassade de la R.P. de Hongrie, à Paris, le 1/2/74

"... conformément à votre demande, nous avons transmis votre lettre et le bulletin à notre Association de Partisans, en priant de bien vouloir se mettre en rapport avec vous"...

De la Fédération des Partisans Hongrois, Budapest V., le 4/3/74

"Chers Camarades, par l'entremise de l'Ambassade Hongroise de Paris, nous avons bien reçu votre lettre et aussi votre bulletin et nous vous en remercions beaucoup.

A titre de renseignement nous vous communiquons que parmi les membres de la Fédération des Partisans Hongrois nous avons 39 camarades qui après la guerre civile espagnole avaient été internés dans le Camp du Vernet.

Au cas où vous auriez l'intention de leur faire parvenir votre Bulletin, nous vous prions de bien vouloir envoyer 10 exemplaires à notre adresse, lesquels seront mis à la disposition desdits camarades pour lecture au sein de notre Club.

Veillez agréer, chers camarades, nos salutations fraternelles.

Dr BOGAR András, chef de Section Relations Internationales"

(N.D.L.R.) - Nous avons répondu à cette aimable lettre le 14/3 et envoyé dix bulletins n° 1 et deux du n° 2. Nous leur avons exprimé notre désir de les voir adhérer à l'Amicale).

De P. CHAUPIN, ancien du Vernet-Djelfa, du bureau de l'Amicale d'Afrique du Nord (1940-1944) et délégué auprès de l'Amicale du Vernet pour représenter ceux qui y ont été internés avant d'être déportés en A. du N. Il exprime sa satisfaction d'apprendre la constitution de notre Amicale et la sauvegarde de son cimetière.

"... rappeler les inoubliables abominations commises, persévérer dans notre lutte contre le fascisme et ne plus jamais laisser se constituer le moindre embryon de ceux qui furent les initiateurs de ces crimes... nous souhaiterions pouvoir établir une liste de tous nos camarades qui, du Vernet, ont été déportés en A. du N., y compris ceux qui sont épar-

pillés dans le monde. Nous serions heureux que des contacts puissent s'établir qui donnent l'occasion de voyages collectifs pour créer une amitié de haut niveau, à caractère international, pour maintenir une camaraderie et une solidarité chaleureuse, comme celle qui nous a fait survivre..."

(31/1/74)

De J. TAMARGO, notre représentant au Mexique, datée du 3/2/74. Il a des ennuis pour recevoir les bulletins. Il nous dit sa croyance en un avenir pas trop lointain dans lequel seront réalisées nos aspirations d'un monde qui aurait dû déjà être meilleur après la victoire de 1945. Il réaffirme son aide à notre grande oeuvre par tous les moyens à sa portée et doit lutter parfois contre l'indifférence de quelques ex-internés aisés et oublieux de leur passé. Mais *"comme nous disons dans nos Asturies, beaucoup de peu font un grand beaucoup"* (traduction littérale). Il nous annonce la seconde liste de soutien...

Du "nouvel" adhérent José LEON, qui a déjà appartenu à la première association du Camp. Dans celui-ci il occupait la double "fonction" de charbonnier et de jardinier (tiens ! un jardin, au Vernet...) Sa fille, Mme ESTALELLA, demande son adhésion à l'Amicale comme M. B. que nous acceptons tout de suite. A tous les deux, nos félicitations pour leur élan généreux et les quatre photos reçues de 1941 et 1942, que nous allons agrandir pour publication dans un autre bulletin.

De F. FOTI, de Reggio-Calabria (Italie), nous disant son mécontentement de l'Amicale pour notre silence sur son action pour elle, reproche que nous essayons de réparer dans "Les remerciements de l'Amicale", en tête du bulletin.

Il nous fait observer, et c'est vrai, qu'il n'y a que deux adhérents en Italie alors que les Italiens internés au Vernet sont plusieurs centaines. Notre travail d'information et de recrutement y est très insuffisant. (Observation que nous transmettons à notre camarade F. NITTI).

De Pavel CRISTESCU, en son nom et en celui de Mihail FLORESCU, du 16/3/74, que nous avons retrouvés avec joie à Bucarest. Ces camarades très connus du quartier B s'évadèrent en 1943 et combattirent dans les maquis de Dordogne, Corrèze et Haute Vienne. Voici :

"C'est avec une profonde émotion et avec une surprise agréable que j'ai appris l'existence de l'Amicale des anciens du Vernet. Moi-même, ainsi que le camarade FLORESCU, vous transmettons nos meilleurs souhaits et nos vifs remerciements pour le travail que vous accomplissez."

Votre lettre du 4/2, que vous avez adressée au camarade GUINA, a été une occasion de rappeler les nombreuses années passées au Camp du Vernet, ainsi que notre évasion en octobre 1943

Je crois que vous vous rappelez cette évasion faite par les camarades FLORESCU, BLAZQUEZ et moi-même. Nous, sans fausse modestie, con-

sidérons qu'elle a été une des plus spectaculaires évasions. Peut-être, dans les archives du Camp, se retrouvent quelques traces au sujet de cette évasion.

Mon premier mouvement en lisant votre bulletin a été de visiter le Vernet et Pamiers. Je le ferai le plus tôt possible. Aussi, j'ai compris que vous organisez pour le mois de juin une rencontre internationale. Je vous prie, envoyez-moi tout de suite une invitation pour organiser une délégation.

Enfin, depuis votre lettre, je ne pense qu'à revoir les ruines du Camp du Vernet, mes camarades d'internement, le Cimetière."

(N.D.L.R. - Nicolae GUINA est le président du comité des A.C. anti-fascistes de Roumanie. BLAZQUEZ fut le commissaire politique des Guérilleros espagnols. Quant au rassemblement, il a été ajourné).

D'Arthur KOESTLER, de Londres, auteur entre autres livres de "La lie de la Terre", où il témoigne "pour les persécutés, les traqués de l'Europe, les milliers et les millions d'hommes qui, en raison de leur nationalité ou de leurs croyances" ont été considérés en 1939, au début de la seconde guerre mondiale, comme la lie de la terre. Interné au Vernet du 12/10/39 au 17/1/40. Nous en reparlerons.

※ . ※

AUX VICTIMES DE LA FORCLUSION

-. -

Nous publions ci-dessous la LETTRE-CIRCULAIRE du 7 décembre 1973 du ministère de la santé publique et de la sécurité sociale (parue dans son bulletin hebdomadaire). Elle concerne particulièrement les camarades qui, atteints par la forclusion parce qu'ils n'ont pas demandé leur carte en temps utile, pourront obtenir l'attestation (modèle ci-joint) d'avoir été déportés ou internés, délivrée par le Ministère des anciens combattants et victimes de guerre, pour demander à la sécurité sociale le bénéfice de la retraite anticipée et de l'allocation-logement anticipée (c'est-à-dire à 60 ans).

Nous vous conseillons de vous adresser d'abord à Monsieur le Secrétaire Général, chef départemental de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre de votre département pour le prier, cette lettre-circulaire à l'appui, de bien vouloir vous donner tous renseignements en vue d'y déposer votre demande pour l'obtention de l'attestation.

MINISTERE DE LA SANTE PUBLIQUE ET DE LA
SECURITE SOCIALE

Direction de la Sécurité Sociale
Bureau V. 3 n° 3381 et 3587

LETTRE-CIRCULAIRE DU 7 DECEMBRE 1973

fixant le modèle de l'attestation délivrée par le ministère des anciens combattants et victimes de guerre aux anciens déportés et internés en vue de leur permettre de faire valoir leurs droits à la retraite et à l'allocation de logement par anticipation

(Non parue au Journal Officiel)

Le Ministre de la santé publique et de la sécurité sociale
à

Monsieur le Directeur de la caisse nationale d'assurance
vieillesse des travailleurs salariés ;

Monsieur le Directeur de la caisse nationale des allocations
familiales ;

Messieurs les directeurs régionaux de la sécurité sociale.

Je vous prie de bien vouloir trouver ci-joint le modèle

de l'attestation qui sera délivrée désormais par les services du ministère des anciens combattants et victimes de guerre aux anciens déportés et internés qui n'ont pas demandé leur carte en temps utile. Cette attestation, établie en accord avec mes services, permettra aux intéressés de faire valoir leurs droits à la retraite et à l'allocation de logement par anticipation. Elle se substitue aux modèles existant à l'heure actuelle.

Pour permettre l'application de l'article L. 357 du code de la Sécurité Sociale, les services du Ministère des anciens combattants indiqueront la durée de l'internement ou de la déportation ou, éventuellement, de l'internement et de la déportation.

Je vous serais obligé de bien vouloir informer de ce qui précède les organismes liquidateurs.

Pour le Ministre et par délégation :

Pour le Directeur de la Sécurité Sociale :

Le Directeur Adjoint,

HENRI CHARLOT.

SUR LE CAMP DE DJELFA

"...Pendant ce temps, un millier d'Espagnols et d'autres étrangers des Brigades Internationales furent envoyés au Camp de Djelfa. Sur le haut plateau algérien, à 2 000 mètres d'altitude, avec 56° en été et 16 en dessous de 0° l'hiver, ces hommes affamés, maltraités et opprimés au maximum par un fasciste (le dénommé C...), tenaient par leur unité et leur résistance. Comme dans les bagnes, comme dans les autres camps ou dans les compagnies du désert, leur unité et leur moral faisaient face au fascisme. Pour ceux qui l'entendirent, le "Chant de Djelfa" est resté gravé à jamais dans leur mémoire.

Nous devons le rappeler car depuis 35 ans on en a à peine parlé. Ces faits sont presque inconnus, sauf pour nos camarades français, nos compagnons de ces années-là, qui ne se sont jamais départis de leur solidarité avec nous et dont beaucoup avaient déjà été nos frères du combat antifasciste en Espagne. Et surtout pour le peuple de France dans lequel nous avons toujours déposé notre confiance et qui, fidèles à ses traditions de luttes pour les libertés et les droits de l'homme, pour la dignité et le bonheur de la personne humaine, a été invariablement et dans toutes circonstances à côté des républicains espagnols".

Raphaël BARRERA,

Bulletin Amicale A. du N. n° 18

Ce jugement sur le camp africain est partagé par le camarade P. CHAUPIN qui écrit :

"... Nous avons été libérés de Djelfa en mai 1943, six mois après le débarquement des Alliés. Camp de concentration de l'extrême sud-algérien, territoire militaire où nous étions gardés par des spahis qui disposaient de nombreux nids de mitrailleuses. Répression, brimades, sans hygiène, nourriture difficile à décrire..."

UNE PRECISION

✱

M. L. AMIEL, conseiller général et maire de Saverdun (Ariège), nous demande dans sa lettre du 27 décembre 1973 de préciser que contrairement à ce que nous avons écrit dans notre bulletin n° 2, ce n'est pas l'Etat qui entretient le cimetière du Vernet, mais la commune de Saverdun, par décision du Conseil Général du 24 mai 1973 et l'octroi d'une subvention.

Voilà qui est fait.

Nos lecteurs se rappelleront que nous avons publié dans le bulletin n° 1, page 12, le passage de cette réunion que nous reproduisons :

Nous avons lu dans "LA DEPECHE DU MIDI" du 25 mai 1973 le passage nous concernant de la réunion du Conseil Général de l'Ariège du 24 mai, sous le titre "SAVERDUN FERA SON DEVOIR" :

"La commune de Saverdun n'était pas en mesure d'assurer, avec le personnel communal, l'entretien du cimetière de l'ancien camp du Vernet, ces travaux doivent -ils être confiés à une entreprise privée ? M. Pedoya, rapporteur de la commission, disait carrément non... Après un plaidoyer du maire de Saverdun, M. AMIEL la commune est revenue sur sa décision. Elle s'acquittera de cette pieuse tâche moyennant un crédit de 1 500 F. "

Le Conseil Général poursuit sa bonne action, et parfois non sans mal.

Nous rappellerons aussi qu'en 1971, vu l'état d'abandon des lieux, les internés eux-mêmes s'étaient proposés pour l'entretien bénévole du cimetière.

✱

✱ ✱

UN ENCOURAGEMENT

Nous avons reçu d'un ami, M. MUSSEAU, 45 ans, ingénieur, à qui nous avons envoyé les bulletins n° 1 et 2, ces quelques mots très sensibles qui démontrent la nécessité de poursuivre notre action :

"Merci beaucoup pour votre envoi. J'ai eu l'occasion de parler de ce Camp à des amis de mon âge ou plus âgés. Eh bien ! personne n'en soupçonnait l'existence.

C'est donc une bonne action psychologique et historique que de divulguer les erreurs et les monstruosité d'un camp ou d'un autre".

Personne ne soupçonnait l'existence du Camp du Vernet : La France l'ignorait. Devrons-nous croire, comme ils l'ont toujours affirmé, que les Allemands ignoraient leurs camps et tout ce qui s'y passait ?...

NOS DEUILS

Le camarade Henri MARSA, membre du comité de l'Amicale du Camp du Vernet, nous a quittés le 2 mai après une courte mais brutale maladie. Ses obsèques civiles eurent lieu le samedi 4 au cimetière de Varilhes (Ariège), devant une grande affluence d'amis et de camarades.

Homme juste, honnête et généreux, il fit son devoir d'antifasciste dès les premiers jours à La Seo d'Urgell (Lérida, Espagne) où il naquit il y a 65 ans. Il combattit dans l'Armée Républicaine espagnole. Interné au Vernet, puis déporté aux Iles Anglo-Normandes, il fut après la libération un ouvrier très estimé aux Usines de Pamiers. Il vécut heureux à Varilhes auprès de sa compagne Carmen, de son fils Henri, de sa fille Claude et de toute sa famille.

Nous sommes affligés de cette inattendue disparition. Le comité de l'Amicale perd un très bon camarade. Et tous, un grand ami.

Cher Henri, nous, les Internés et Déportés, nous ne t'oublions jamais. Tu restes près de nous, avec nous.

DE NOTRE REPRESENTANT EN R.F.A. ALPHONSE KAHN, du 29/03.

Il nous donne la triste nouvelle du décès de notre camarade Karl MOSER, à BINZEN (R.F.A.) le 13/01/74, un des premiers à répondre à l'appel de l'Amicale.

REPOSE EN PAIX, CAMARADE MOSER !

ATTESTATION

Le ministre des anciens combattants et victimes de guerre atteste que :

M _____

Né le _____

aurait pu prétendre à la qualité de _____

pour les périodes : _____

- d'internement allant du _____ au _____

- de déportation allant du _____ au _____

s'il avait présenté une demande dans les délais requis en vue d'obtenir ce titre.

La présente attestation est délivrée à :

M _____

pour être produite à l'appui d'une demande tendant :

1) Au bénéfice de l'admission à la retraite par anticipation :

- Décret n° 65.315 du 23 avril 1965 et article 20 de la loi n° 68.690 du 31 juillet 1968 (travailleurs salariés) ;

- Décret n° 66.818 du 3 novembre 1966 (travailleurs indépendants)

- Décret n° 65.911 du 25 octobre 1965 et décret n° 70.342 du 14 avril 1970 (salariés agricoles).

2) Au bénéfice de l'allocation de logement par anticipation :

- Décret n° 72.526 du 29 juin 1972 (art. 16 bis).

Elle ne peut, en aucun cas, être utilisée à d'autres fins et n'ouvre pas droit à la reconnaissance du titre de déporté ou d'interné résistant ou politique dans le cadre des articles, L. 272 et suivants et L. 286 et suivants du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre.

Fait à PARIS, le _____

BIENVENUE AUX NOUVEAUX ADHERENTS

LEON José - 10, av. du Parc - 74200 THONON
MARI Rafael - 18, place des Alliés - 34500 BEZIERS
SALINGER B. - 18, rue Gagnerceau - 21000 DIJON
SANTOS BLASCO Tomas - 11, rue du Jardin de l'Ecole, esc. E- 93100 MONTREUIL
MARTINEZ F. Amador - 11, rue du Jardin de l'Ecole, esc. E - 93100 MONTREUIL
CHAUPIN Paul - 17, place de la Nation - 75011 PARIS
ANTOULOUVITCH Antoine - 27, rue du Pré - 06400 CANNES
BERTOLUCCI Gino - "Villa les Vallergnes", av. Lattre-de-Tassigny -06400 CANNES
BISCIO Ange - Boulevard Stanislas Borel - 06210 MANDELIEU
PIANTA Alfred - "Villa Abanel", bd de l'Esterel - 06 MANDELIEU CAPITOU
SOMA Etienne - "Villa Mont Brillant", bd Jeanne d'Arc - 06 MANDELIEU CAPITOU
POMPILI Louis - 125, bd République - 06400 CANNES
SENESE Livio - Rue Rouquette - 06210 MANDELIEU
TABA Dano - Mas des Cigales - 06250 MOUGINS
M.B. ROUSSE Jules - 10, rue Temponnières - 31000 TOULOUSE (1)
M.B. LAILLE Jean - 2, av. de Cadirac -09000 FOIX
M.B. ESTALELLA Josée - "Le Chablais", 90, av. Gal de Gaulle - 74200 THONON
CAAMANO Antonio - 4, rue P. Brossolette - 78210 SAINT-CYR-L'ECOLE
CRISTESCU Pavel - Str. B. Delavrancea 24 A - Sr 1 BUCAREST (Roumanie)
FLORESCU Mihail - Str. Grigori Mora 13 - Sr 1 BUCAREST (Roumanie)

2° L I S T E d e S O U T I E N	E. GERARD, 09330	50	K. SAUER, R.F.A.	15,40	
	L. DELRIEU, 09330	20	M. MUNOZ, 81100	50	
	P. TONOLI, 63200	30	Dr DURMAYER, Autriche	40	
	Dr ROUSSE, 31000	100	Anonymes	100	
	J. LAILLE, 09000	50	E. HERRANTZ, Barcelone	30	Total : 978,27
	A. MIQUEL, 66800	30	P. TONOLI, 63200	30	(rappel 1973)
	J. GUERRERO, 75013	10	Anonymes	150	
	A. SALVADOR, 64150	20	V. TOVAR, 31000	30	
	J. MANCHON, 81210	30	A. MIQUEL, 66800	30	
	J. CARRASCO, 81100	30	M. BIELSA, 09330	10	
	J. CUBELLS, 09100	30	M. COUZINET, 95300	30	
	H. SALZMANN, R.F.A.	12,87	I. PLINIO, 31000	30	
	S. FURLAN, Lyublyana	80	A. PETER, Autriche	9,74	
	Dr PERKAS, 31400	50	A. VALLEJO, 31300	30	
	J. CARDONA, 30600	20	D. CAMPIOLI, 38150	30	
	M. BIELSA, 09330	50	J. FAVRO, 06330	130	
	J. LEON, 74200	130			
				509,74	

(1) M.B. - Membre bienfaiteur.